MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

150



Mœbius 150

Mœbius 150
septembre 2016
Numéro piloté par Catherine Cormier-Larose

Directrice : Lucie Bélanger
Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.
Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Photographie de la couverture : Mathieu Beauséjour
Maquette de la couverture : Raymond Martin
Mise en pages : Raymond Martin

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 3e trimestre 2016
ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-89741-094-0 978-2-89741-095-7 (PDF)

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.
Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.
Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : SOCADIS (Canada) ; D. N. M. (Europe) ; Exportlivre (ailleurs dans le monde).
Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com) ; Sodep (www.sodep.qc.ca).
Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca
Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org
Archives : www.erudit.org

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514 597-1666
Courriel : triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Canada
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
Québec

Sommaire

Présentation.....5

Jérémy Laniel
Attendre les balles.....11
Rodrigo Sandoval
Plan de carrière.....17
Gabrielle Lebeau
Yanair.....19
Stuart Ross
Quatre poèmes.....25
Simon Brousseau
Lettres à un nageur.....29
Jonathan Lafleur
Petit guide à l'intention de l'étudiant qui est entré sur la fesse à la maîtrise.....39
Evelyne Gagnon
Compendium pour les heures difficiles.....43
Erika Soucy
Réchapper.....47
Sébastien Dulude
Précipités de l'autre.....51
Paul Ruban
La souffle-bouteille.....57
Soumya Ammar Khodja
En écrivant, en persistant.....63
Marie-Charlotte Aubin
Les gens tristes ne déjeunent pas.....69
Nicholas Giguère
Vivre 2.0 – Manuel d'instructions.....73
Laetitia Beaumel
Fontes.....79
Anthony Lacroix
Poème n° 11.....83
Catherine Poulin
Je suis comme mes sœurs quelque chose des fois.....87
Thérèse Marchand
Elle attendait un bébé.....91

Chloé LaDuchesse
La guardienne du phare.....97
Rosalie Beaucage
New Jungle.....103
Olivier Gamelin
Au printemps tombent les feuilles.....107
Maude Huard
Les étoiles se cachent au cœur des pommes.....113
Steph Rivard
Pour ma Cormier ma Rose, de ton presque Ronsard.....119

Lettre à un écrivain vivant
Julie Bosman écrit à Philippe Haeck.....123

Notices biobibliographiques.....129

Les yeux fertiles.....133

Prochain numéro

n° 151 - *Montréal est une ville de passages secrets* piloté par Lucie Bélanger

Présentation

Comment la persistance vient à nous

Ça m'est venu un soir de brosse, je pense. Il y avait beaucoup de vin blanc. Ou peut-être qu'on traînait au Cheval. Encore. Un de mes amis m'a demandé d'écrire un mot sur son avant-bras. « Persistance », c'est venu tout seul. Notre chume venait de crever du cancer. Ou alors, c'était avant. Je me rappelle : on avait toujours un peu peur que la poésie crève. Une peur insensée, peut-être (pas tellement, à bien y réfléchir), et qui pognait aux os. On avait toujours un peu peur d'arrêter d'aimer ça. Ou de devenir vieux. Pas vieux en âge, ça, ça m'a jamais dérangée, mais vieux et amers, ayant renoncé à ce qui pourrait les bouleverser la journée suivante. Et l'autre après. Et encore l'autre après… Qui n'allaient plus se mettre à brailler quand Elizabeth Anka Vagesic dans la minusculité du Zénob de Trois-Rivières lors d'un *Feux de forêt dans le désert* couche sa guitare sur ses genoux et se met à chanter. Ou lorsque Jean-Guy Roy nous scie les jambes quand on l'entend acoustique entre les rayons de la bibliothèque de Winnipeg. Non plus quand la récitation d'un de ses poèmes par Joy Harjo au milieu des centaines de personnes venues assister à la lecture du prix Griffin de poésie au Koerner Hall de Toronto te mouille la face. Et chaque fois que Carole David sort un nouveau texte. Ou Marjolaine Beauchamp. Ou Jon Paul Fiorentino. Et la liste et longue, tu n'imagines même pas... Nous autres, v'là ben longtemps et encore aujourd'hui, on a décidé de persister à être touchés de même.

Quand je pense à la persistance, je pense à cette œuvre de l'artiste Mathieu Beauséjour vue pour la première fois à la Fonderie Darling en 2002. Bien sûr, son imposante guillotine rouge plus grande que nature retenait l'attention,

mais moi c'est cette photo d'un dos nu avec un immense tatouage de rosier aux roses rouges où on pouvait lire le mot « persistance », cœur de l'œuvre, à travers les épines, qui m'avait bouleversée. Cette vision est restée avec moi toute ces années, sans vraiment que je repense au sens du mot. Quand j'ai mis en place ce numéro, j'ai osé demander la permission à l'artiste de reproduire cette œuvre en page couverture. Mathieu Beauséjour m'a alors confié que c'était son dos à lui qu'il avait photographié. Avec sa persistance à lui, gravée et vieillie, il m'a offert de faire une œuvre originale, photographie prise presque quinze ans plus tard. Bien sûr, le tatouage a pâli, les roses rouges sont disparues, le dos lui-même a changé, s'est courbé un peu, toutes ces années… J'étais émue. Évidemment j'ai dit oui. Parce que c'est fucking beau. C'est tellement ça aussi, la persistance.

Dans l'appel à textes, je mentionnais mon amour inconditionnel des périodiques culturels qui sont pour moi des lieux de rencontres improbables, et aussi les laboratoires de toutes ces œuvres à venir. Je soulignais que, dans le monde où l'on vit, le don est considéré comme suspect ; la contemporanéité de la persistance sonne chaque fois comme un acte de rébellion. Tu verras que ce numéro contient beaucoup de poésie. Mais pas rien que. J'ai reçu un nombre incroyable de textes. Y'en a plein que j'ai dû refuser, même s'ils étaient vraiment bons. Mais ce qui reste est incroyable, crois-moi. C'est la poésie de la Côte-Nord qui déchire d'Erika Soucy ; la poésie candide de Laetitia Beaumel ; celle, animale et sauvage, de Catherine Poulin ; et celle qui remet les pendules à l'heure de Marie-Charlotte Aubin. C'est la poésie assassine et essentielle de Nicholas Giguère ; la poésie qui pose des questions vraies et nécessaires d'Anthony Lacroix ; celle qui remet tout en perspective de Jonathan Lafleur ; et celle amoureuse et brisée de Sébastien Dulude. C'est la poésie solide et volontaire d'Evelyne Gagnon ; celle absurde et d'un quotidien magnifique de Stuart Ross ; ou celle politique et comique de Rodrigo Sandoval. C'est l'impertinence pourtant teintée d'humanisme de Steph Rivard ; l'univers fantastique d'Olivier Gamelin ; celui

rêvé, possible et souhaité de Chloé LaDuchesse ; c'est la vérité admirablement bien menée de Gabrielle Lebeau ; celle, essayistique et dans ta face, de Jérémy Laniel. C'est l'exagération des relations chez Simon Brousseau ; et l'obsession de celles-ci chez Paul Ruban. C'est le temps qui passe chez Soumya Ammar Khodja ; celui qui reste figé dans une fable inventée chez Thérèse Marchand. C'est la réalité qui te rattrape toujours de Rosalie Beaucage ; celle que tu aurais peut-être préféré oublier de Maude Huard. C'est un mélange d'auteur(e)s que j'adore depuis longtemps, que je viens de découvrir, ou que je ne connais(sais) pas du tout… Je suis tout à fait charmée.

Je me suis chicanée souvent avec la poésie. Pas pour de vrai, ni jamais bien longtemps. Mais pareil. Ça compte. Si tu me connais, personnellement ou d'amis communs, tu le sais anyway. Mais j'y crois encore, innocemment, tellement. Pis je voyage beaucoup à travers le Québec, pour le boulot et pour moi-même. C'était important pour moi que ce numéro de *Mœbius* accueille des auteur(e)s de partout : une poète rencontrée dans un salon du livre en train de promener ses enfants en poussette ; des poètes des Prairies, expatriés ou originaires de ; ou encore de l'Ontario, traduit pour la première fois en français ; parce que le Canada est francophone aussi et que c'est quelque chose qui me tient à cœur. Et pas rien que de la poésie. Le meilleur de tout. C'est le cent cinquantième numéro de *Mœbius* que tu tiens dans tes mains. Heille, cent cinquante numéros de bonheur et de surprises. C'est aussi tout ce que j'aime *rolled into one* et j'en suis très fière. J'espère que tu l'aimeras autant que moi. Parce que ça a tout à voir avec la résistance, avec le fait de durer. De vouloir assumer une prise de pouvoir. De persister. On se tient debout pour ça ; pour toi. Merci tellement de nous lire.

Catherine xx



Holland House Library Blitz 1940

Jérémy Laniel

Attendre les balles

Où naissent les lecteurs ? C'est tantôt près d'un vieil exemplaire de *Vingt mille lieues sous les mers* égaré à proximité d'un aventurier d'à peine neuf ans, tantôt devant la bibliothèque familiale, par une journée pluvieuse, qu'un adolescent s'arrête pour la première fois, découvrant par le fait même une multitude d'univers qui l'avaient toujours attendu. C'est tantôt dans une salle de classe de février, quand la discussion s'emporte sur la culpabilité de Meursault et sur son détachement dans les pages de *L'étranger* de Camus. Les possibilités sont immenses, infinies. Aussi commun que cela puisse paraître, il y a quelque chose d'inné au fait de se raconter des histoires, de se divertir par la lecture, de concevoir le monde par l'écriture. Les siècles ont passé et on continue de créer, propulsé par un besoin intrinsèque de lire, de dire, de montrer, de penser.

Le livre traverse le temps, façonnant au détour le monde dans lequel il évolue. Artisan de la montée comme de la chute des empires, témoignant tantôt d'une autre époque, tantôt de nos demains incertains, il reste puissant, essentiel. Il sait se faire discret en temps opportun, confident quand la situation le demande. Il réfléchit autant qu'il divertit, raconte autant qu'il démontre, choque autant qu'il conforte. Et au moment de son entrée dans le XXI^e^ siècle, voilà qu'on lui réserve déjà sa place dans les notices nécrologiques. Sommes-nous nés de la cuisse de Jupiter pour croire que nous allons lui survivre ? Que trempant dans le présentisme ambiant, nous pouvons faire sans lui ? Il y aura d'abord les lois du marché, insensibles à

son sort, gobant tout sur leur passage. On verra proliférer des bannières nationales et homogènes au comportement agressif, poussant par le fait même plusieurs librairies indépendantes à glisser la clé sous la porte. Et puis le géant Amazon, fruit de son époque, dématérialisé, efficient et rapide, chamboulant, tant les habitudes d'achat que les marges de profit, poussant les grands groupes au seuil de la rentabilité, ceux-ci glissant, eux aussi, quelques années plus tard, la clé sous la porte. Enfin, avec l'arrivée du Kindle et des autres liseurs numériques, on pouvait annoncer sans trop réfléchir la mort du livre. Le livre dématérialisé (comme la plus belle chose qui pouvait lui arriver), une bibliothèque infinie dans notre sac à dos, l'achat de bouquins depuis le confort de notre foyer. Le livre sans pages, sans tranche, sans couverture, sans libraire ; capable de retrouver les lecteurs hyperconnectés. Et puis quoi ? Et bien, tout bonnement, les illuminés de notre époque, de notre monde en constante métamorphose et dématérialisation se sont mis à trouver des locaux sympathiques, aux quatre coins de l'Amérique, et à ouvrir des librairies. Des lieux bien modestes, chaleureux, à l'échelle humaine. Les ventes de livres numériques ont rapidement plafonné, tant dans le domaine francophone qu'anglophone ; les lecteurs sortent de leurs terriers, quittent la lumière bleutée des écrans pour les reflets clairs du soleil. Voilà que les librairies redeviennent des lieux fréquentables où il fait bon errer, se laisser guider par les étalages et les conseils d'un déphasé comme nous, s'engaillardissant d'encore fréquenter les livres.

* * *

Y a-t-il une sorte de persistance, de révolte, de résistance, dans l'idée de passer une vie à fréquenter des livres ? Quelque chose comme un anachronisme ? Une nostalgie mal placée ? Ou avons-nous encore raison de croire que tout peut se retrouver dans les pages d'un livre ? Qu'un recueil de poésie peut contenir la violence du monde. Qu'un récit de voyage peut retracer les frontières. Qu'un roman contemporain peut faire éclater nos conceptions du monde. Qu'une soirée de poésie peut

langoureusement nous ôter nos œillères. Qu'un magazine littéraire peut encore défricher des nouvelles voies pour comprendre notre monde. Qu'une librairie peut être un lieu de révolte silencieuse où, un livre à la fois, on persiste et signe. L'entrée du livre dans le XXIe siècle et sa pertinence n'étaient que formalité, on devait fortement désirer être ignorant pour croire que la technologie pourrait l'abattre. Car il s'agit d'une des plus vieilles technologies du monde, mère de tant d'autres. Maxime Catellier écrivait il y a quelques années dans un numéro de *Liberté*: « Il viendra peut-être un temps où les poètes seront assez dangereux pour qu'on leur tire dessus. » C'est le genre de phrase qui me fait sourire, des phrases qui m'accompagnent, qui nourrissent mon romantisme, qui me confortent dans l'idée que les mots, les livres, les bibliothèques sont autant de choses qu'on peut trimballer dans une vie, qui nous gardent debout, qui nous ouvrent les yeux, qui nous font lever la tête, qui nous poussent à continuer. Comme si, dans ce monde hyperconnecté, dématérialisé, rapide et aux bruits incessants, il y avait encore lieu de s'arrêter et de contempler.

* * *

J'étais arrivé à Bruxelles la veille, vers 23 h. En bonne accompagnatrice, mon amie m'a emmené prendre une frite belge et nous sommes allés la manger sur la Grand-Place. C'était un doux lundi soir, on revenait d'une semaine excitante et épuisante au Salon du livre de Paris. Cette fin de soirée qui combinait tourismes architectural et gastronomique, même si c'était sans doute l'enchaînement le plus classique du touriste en sol bruxellois, m'allait très bien. Après un verre ou deux à l'Archiduc, nous sommes finalement rentrés à la librairie, où nous logions – rêve de tout libraire s'il en est. Allongé sur mon lit, en plein cœur du quartier Sainte-Catherine, je réalisais peu à peu que je passais une partie de ma vie au Québec à conseiller des livres et que j'étais présentement en Europe pour la même raison, mettre des bouquins dans des mains. Il y a quelque chose de terriblement beau et anachronique dans ce métier de passeur qu'est celui de libraire, mais vivre avec

les livres, n'est-ce pas là l'unique façon d'avancer ?

Le lendemain matin, ce n'est ni la cloche signalant l'entrée d'un client dans la librairie, ni les cris d'un enfant dehors en route pour l'école qui m'ont réveillé. Ce sont les notifications de mon cellulaire, fait étrange étant donné que la totalité de mes connaissances devait être plongée dans un sommeil profond de l'autre côté de l'Atlantique. Certains matins, j'envie ceux qui sont capables de faire le grand débranchement, de quitter les réseaux sociaux et l'intelligence de leur téléphone pour retrouver la leur et des gens faits de chair et d'os. C'était l'un de ces matins-là. On m'apprenait, à travers mon demi-sommeil brumeux, qu'un (ou deux, ou trois, ou quatre), qu'un homme s'était fait exploser en plein cœur de l'aéroport de Bruxelles. Quelques minutes plus tard, un autre avait fait la même chose dans le métro, en pleine heure de pointe, dans le Quartier européen. Des images se bousculaient en moi, celles de Bernard Yslaire, bédéiste belge ayant mis en scène ce genre d'attentat dans son splendide diptyque *Un ciel au-dessus de Bruxelles* il y a une dizaine d'années. Prémonitoire ? Non. Sensible au monde qui l'entoure, tout simplement. Ensuite, ces phrases d'un roman de Sorj Chalandon se déroulant à des lieues d'ici, au Liban, et pourtant :

> Et puis il a tiré. Deux coups. Un troisième, juste après. Cette fois sans trembler, sans que je sente rien venir. Son corps était raide de guerre. Mes larmes n'y ont rien fait. Ni la beauté d'Aurore, ni la fragilité de Louise, ni mon effroi. Il a tiré sur la ville, sur le souffle du vent. Il a tiré sur les les lueurs d'espoir, sur la tristesse des hommes. Il a tiré sur moi, sur nous tous. Il a tiré sur l'or du soir qui tombe, le bouquet de houx vert et les bruyères en fleur[1].

Enfin, il y a eu Tchekov, bien sûr. Une petite phrase toute simple, tirée de sa pièce *Platonov*, et qui, pourtant, résonne trop souvent dernièrement : « Il faut enterrer les morts et réparer les vivants. » D'abord pour titrer un

magnifique roman de Maylis de Kérangal. Puis dans un discours de Hollande, après les événements au Bataclan en novembre dernier. Et ce matin, dans mon lit, dans ma tête, alors que j'ai beaucoup de difficulté à concevoir que ce qui se passe dans le monde se passe à proximité d'ici, de moi, de la librairie. Puis il y aura ce café avec l'amie, propriétaire de la librairie, sous le choc comme nous tous. C'est sa ville, maintenant, c'est chez elle, et un matin, tout saute. Dans une heure ou deux, la librairie doit en principe ouvrir ses portes, mais qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce sécuritaire ? Les attentats sont-ils terminés (pour autant qu'une telle chose soit possible) ?

Il y avait ses inquiétudes et il y avait mon excès de zèle. Selon moi, la librairie devait ouvrir. Absolument. Était-ce candide ? Était-ce romantique ? Je ne le savais pas trop. Elle avait raison, on ignorait tout de ce qui se passait. On devait réfléchir en gardant en tête l'éventualité que des hommes armés puissent surgir dans le quartier et se mettre à abattre froidement des passants. Abattre froidement des passants. Mais je ne pouvais concevoir que ce régime de terreur, qui dicte trop souvent les récents échanges entre les sociétés, allait faire fermer une librairie. À moi s'imposait l'idée qu'entre tous les commerces, tous pouvaient fermer, sauf un. La journée où les bombes et les balles feraient fermer les librairies, nous aurions perdu. Si, dans notre incompréhension face à la marche du monde, nous ne pouvions plus nous tourner vers les livres rendus inaccessibles par la terreur, alors ils auraient gagné. À 11h, comme l'indiquait l'horaire sur la porte, nous avons ouvert le grillage et déverrouillé la porte. Et nous avons attendu.

1. Sorj Chalandon, *Le quatrième mur*, Paris, Grasset, 2013.

Rodrigo Sandoval

Plan de carrière

ce serait une série d'instants saisis
comme des champignons
je vous fais grâce de magie

1.
étudier des revues épuisantes
mais qui des fois viennent
résonner
à l'endroit précis du discours d'Allende
quand j'avais treize ans

2.
recevoir des lettres
impeccables
avec des phrases comme
« le comité n'a pas retenu »
les archiver à côté du classeur
Hydro-Québec

3.
aller à un lancement
prendre Denise Desautels
pour Denise Boucher
et Francis Catalano
pour Antonio D'Alfonso
appeler Marie-Hélène
Pascale Montpetit

4.

prendre la fuite
avant d'être démasqué
laisser une trace
un étrange journal de bord

Gabrielle Lebeau

Yanair

Timba. La sonnerie de mon téléphone. La seule qui ne me tombe pas encore sur le cœur au réveil. Que je n'ai pas encore associée au lever précoce, à la brume froide du matin, au ciel gris, aux odeurs de farine et d'huile dans le *staff room*, aux jambes qui font mal de la veille, à la faim poignante, à l'attente, aux minutes, aux heures qui passent trop lentement, au déjeuner trop lourd, aux omelettes, aux toasts enduites de Vegemite, au bacon grillé. J'ouvre les yeux. M'extirpe d'une sieste comateuse de quinze minutes. D'un glissement du doigt, fais taire la sonnerie. 6 h 15. Auront-ils fini par afficher ce fichu numéro ? Je lève les yeux vers l'écran. Enfin il y brille. Porte d'embarquement 53. Ouverture à 6 h 15. Décollage à 6 h 45. Shit. Je n'ai que trente minutes pour la localiser. Comment ai-je pu être si confiante, dormir si paisiblement ? Aucune inquiétude ne m'a traversé l'esprit. Une nuit à l'aéroport n'a certainement pas contribué à la vivacité de mes neurones… Je me ramasse. Mon téléphone, mes écouteurs, ma valise de dix livres, mon manteau. Difficile, tout de même, d'imaginer pourquoi le numéro n'était toujours pas affiché quinze minutes avant l'ouverture ! J'ai tout ; je cours. Mais où est cette foutue porte ?

Par là, tout au fond, j'aperçois les hôtesses, vêtues des complets bleu Pepsi qui s'ouvrent sur les cols jaune Heinz. Elles me scrutent, moi qui accours, transpirant, trimballant ma valise qui rebondit sur ses roulettes. Plus je m'approche, et plus leur regard plein de morgue me transperce. Elles m'attendent semble-t-il. Alors je prends conscience du piège qu'elles me tendent… Ma valise !

Combien pèse-t-elle ? Comme des vautours elles se tiennent au centre de l'allée, à quelques pas de la porte 53. Je crois apercevoir leur sourire en coin, la lueur qui brille dans leurs yeux qui me fixent. Et moi je fixe ma valise. Une des agentes la saisit. Du regard je soupèse encore mon bagage, tandis qu'elle, sans pitié, le soulève au-dessus de la balance. L'y dépose d'un geste victorieux. Le moment de vérité. Mon souffle et mon cœur se fondent dans un silence infini, la peur comme une goutte de sueur descend le long de mon dos, parcourant ma colonne vertébrale… Madame. Vous avez deux kilos en trop. Retirez des articles de votre bagage, ou payez quarante livres. Au fond du gouffre, les yeux écarquillés, immobile, je me tiens. Une seconde plus tard me voici vidant frénétiquement ma valise de tout son contenu, nourrissant la poubelle de souliers de tango, de shampoings et de crayons. Un demi-kilo au-dessus, ça va ? Oui, ça va (elle, avec son accent détestable, dédaigneux comme sa bouche, son anglais hautain, pas celui des hommes d'affaires que j'aime croiser sur London Bridge aux heures de pointe). Je récupère enfin ma valise, prête à continuer ma course effrénée. Bientôt mes escarpins seront enterrés avec les restes des prêts-à-manger de l'aéroport, mais qu'importe, déjà je n'y pense plus. Je descends les escaliers, parcours les allées, encore des marches à grimper, j'y arrive… le couloir gris, l'interminable couloir, 36, 45, 49, 51… 53. PORTE D'EMBARQUEMENT FERMÉE.

Je tombe. À quelques mètres de l'avion dont seul un grand mur vitré me sépare. Mon avion auquel les escaliers sont toujours fixés. Je reste ici. À quelques minutes d'un départ en règle, sans embûches. Je panique. Regarde à gauche. À droite. Devant, une femme portant le complet bleu. Je l'attrape par le bras. Aidez-moi, il n'est que 7 h 20, les portes sont fermées, elles devaient être ouvertes jusqu'à 7 h 30. L'hôtesse reste de glace. Je ne peux rien faire, il est trop tard. Elle en a fini avec moi, me tourne le dos, s'éloigne le long du corridor gris. Je localise un autre complet bleu non loin de ma porte, numéro 53. J'ai les larmes jusque dans la gorge. Elles noient ma voix, inaudible. Je hurle de désespoir. Les mots qui sortent sont ceux de ma

résignation. Allez au bureau de vente des billets. Suivez les flèches qui indiquent « Sortie d'urgence ». Je m'exécute, mais les panneaux « Sortie d'urgence » pointent partout à la fois, et mes jambes tremblantes ne me mènent nulle part, si ce n'est à des portes verrouillées, et le sang dans ma tête siffle tellement il y circule à un rythme essoufflant. J'ai l'impression un instant d'être l'un de ces poulets dont ma mère me parlait avant de dormir, pauvres bêtes qui couraient dans toutes les directions après qu'on leur avait coupé le cou. Un réflexe normal, qu'elle racontait. Mon corps tremble. J'ai perdu le contrôle. Je ne sais plus où aller. Ça brûle à l'intérieur. Tabarnak. Ma voix tremble. Criss de câlisse. Les jurons, que j'ai pris l'habitude de dire tout haut de ce côté-ci de l'Atlantique, ponctuent ma route vers le comptoir des billets, seuls exutoires à mon immense désarroi.

Je repense aux paroles de mon colocataire. Yanair, ce n'est pas juste des bas prix. C'est une communauté qui recrute d'horribles agents pour tyranniser d'innocents voyageurs. J'avais ri. Tu exagères. Oh non ! Discriminatoire, sexiste. Tu avais entendu qu'ils ont déjà envisagé de faire payer plus cher les personnes en surpoids ? Qu'ils ont refusé de fournir des chaises roulantes aux personnes handicapées ? Qu'ils ont publié un calendrier sexy avec leurs hôtesses (lui, s'extasiant presque) ? Non, je ne savais pas, je ne lis pas les journaux, je n'écoute pas les nouvelles.

Je continue ma course vers le comptoir de billets. Entre tous les escaliers, les portes, les allées froides et les tapis roulants, des pensées refoulées et des émotions contradictoires ont trouvé leur chemin jusqu'à mon cerveau. Là-haut je les sens. Elles entrent en collision, enflamment mon plexus, retournent mon estomac, accélèrent les pulsations fébriles dans mes poignets. Je fouille mon sac, à la recherche d'une main, à la recherche de quelqu'un qui puisse me tirer d'ici. Mes doigts agrippent le petit téléphone à flip, l'ouvrent habilement. Parcourent les contacts. Trouvent Paolo. Dignité, fierté, tout s'effondre. Je m'effondre. Allo ?… J'ai manqué mon avion… Ne fais pas d'erreur, Gabry (lui, concis, comme toujours). Mais tu

ne comprends pas ? J'ai manqué mon avion. Peut-être que c'est un signe. Peut-être que je ne devrais plus partir. Ne plus jamais m'éloigner de toi. Dis-moi seulement de rester et je rentre à Londres. Dis-moi seulement de rester. Ne fais pas d'erreur, Gabry. Silence. Mes doigts referment le téléphone à flip. Mais laquelle est l'erreur ? T'aimer ou te fuir ? La dépendance maladive ou la feinte indépendance ? Dociles, mes jambes me conduisent au comptoir de vente de billets, devant l'agente en complet bleu qui s'apprête à me traiter avec condescendance.

9 h. Cent-cinquante livres sterling dépensées pour un aller simple vers Rome plutôt que soixante livres pour ma destination finale, Pérouse. Vingt-quatre heures d'éveil anxieux sous les paupières, six heures de plus à tuer, recroquevillée sur les mornes bancs de plastique. Un bagage à main qui continue de dépasser le poids maximal permis. Mais j'ai une stratégie maintenant. Aux toilettes, à l'abri des regards espions, je l'ai testée. J'ai rempli les manches de mon manteau de cuir de tous mes objets pesants. J'y ai fourré la méthode d'italien, l'appareil photo, les fils de recharge. J'ai enfilé deux paires de jeans l'une par-dessus l'autre. Je peux à peine avancer, je peine à séparer mes jambes, mais j'affiche un air victorieux.

En attendant l'heure, plutôt que d'errer comme un animal égaré, je me laisse conduire à l'espace réconfortant du Krispy Kreme, encadré de la petite clôture blanche typique des banlieues américaines et surmonté d'une enseigne à la typographie vert sapin. Bienvenue chez Krispy Kreme ! Beignes et café depuis 1937. Notre mission : toucher et améliorer les vies par la joie. Créer des souvenirs heureux, de délicieux, fondants, petits morceaux de joie. Épuisée, je m'abandonne à ce qui me semble la seule chose à faire. Au comptoir m'accueillent un jeune homme au sourire contagieux et une diversité infinie de saveurs. Beignet au sucre, glacé original, au chocolat, garni à la crème anglaise, aux framboises, au citron, tentation gâteau chocolat, pommes et cannelle, saupoudré aux fraises. Décidée, je pointe du doigt le beignet au sucre. Vous pouvez avoir un deuxième beigne pour cinquante

pennys (le garçon, d'un ton invitant). Non, seulement un, merci. Et un latte. Je suis encore assez forte pour résister aux sucreries. Le garçon me tend la tasse chaude. Merci !… Oh… Désolée, j'ai changé d'idée. Je peux avoir celui-là comme deuxième, oui, celui-ci, le glacé au chocolat garni à la crème anglaise. Au point où j'en suis… Il rit.

Avec mes deux beignes et mon latte, je prends place à l'une des tables blanches. Assise dans ce petit jardin d'Amérique, j'oublie doucement que c'est ma vie qui est en train de se dérouler ici. Insidieusement, la joie gagne toutes les cellules de mon corps et m'enveloppe de sa persistance incroyable. Je souris. Et dans mon jardin parfait d'Amérique je me mets à rire. Un rire silencieux, un souffle qui se glisse entre mes lèvres collantes de lactose, des fossettes qui creusent mes joues poudrées de sucre à glacer.



Adrian II, Joël Bombardier

Suart Ross

Quatre poèmes[1]

La nature et moi
d'après Rollo May

J'ai été écrasé par un rocher. J'ai été écrasé par un pin. J'ai été écrasé par un glacier. J'ai été écrasé par une rivière remplie de têtards et par un volcan rempli de perroquets. J'ai été écrasé par un perroquet. J'ai été écrasé par un rayon de soleil qui s'était échappé de la canopée de la forêt. J'ai été écrasé par une araignée, un moustique, une fourmi. J'ai été écrasé par un mirage. J'ai été écrasé par un cactus. J'ai été écrasé par un champ de blé d'Inde qu'un enfant utilisait comme labyrinthe. J'ai été écrasé par un nuage, par un dinosaure, par de la tourbe. J'ai été écrasé par un lac qui reflétait mon image. J'ai été écrasé par des mauvaises herbes. J'ai été écrasé par le vent, par la pluie, par un brouillard étouffant. J'ai été écrasé par une comète, et par un sonnet. J'ai été écrasé par une falaise. J'ai été écrasé par la soudaine lumière du jour et ensuite par la noirceur de la nuit.

1. Poèmes traduits de l'anglais par Catherine Cormier-Larose.

Poème occasionnel
d'après Larry Fagin

Mark Laba et moi on a pris le métro
Yonge au centre-ville parce qu'on voulait
aller dîner dans le quartier chinois. Mark
faisait semblant d'avoir une jambe de bois pour
rendre la femme à côté de nous inconfortable.
(Je ne sais pas si elle l'était ; peut-être qu'elle
avait une jambe de bois.) À la station Bloor,
les gens sont vraiment embarqués. C'était tellement
bondé qu'on était écrasés l'un
contre l'autre. À Dundas, on s'en est
sortis et Mark et moi sommes allés chez Kwong
Chow pour le spécial du dîner à 85 cennes :
du poulet frit, des boulettes frites, du chow mein
et un consommé. Nous avions quinze
ans. Après s'être lu nos biscuits
chinois – celui de Mark disait : tu es un homme
respecté – on est allés à la librairie du Village
où Marty nous a vendu des recueils de poésie
de New Directions. De retour dans le métro,
Mark a dit qu'il aimait boire le jus des cornichons
et quand je l'ai revu une semaine plus tard
c'est exactement ce qu'il a fait.

C'est tellement plaisant
d'après Alice Burdick

Ça a pris 300 fidèles et une mule.
Les corps étaient gardés sur la glace.
Quelqu'un vole des fleurs
à l'intérieur de son cœur.
Je l'ai rempli, subséquemment,
avec la gravité.
Au-delà des limaces du printemps passé!
Sur leurs mains mitainées
leurs esprits patinent en boucle,
exigeant qu'on leur fasse à déjeuner.

Décompression

Il a volé une chips. Ça nous a affamés.
Le champ de patates en larmes. La tornade nommée Luc.
Le ciel ! Avec des nuages dedans !
Une cheminée s'effondre. Mister a été écrasé.

As-tu compté les chips ? Il y en a une de moins, non ?
C'était dans un entrepôt. Tout se trame à l'intérieur.
Qui était le responsable ? Retrouve ce type.
Recherche sa barbe. Regarde dans la ruelle.

As-tu compté les chips ? Les chiffres sont importants.
Un chien s'est envolé. Je tiens sa laisse.
Le président a parlé. L'air a quitté la cabine.
Tout le monde paralysé. L'avion n'a pas atterri.

Simon Brousseau

Lettre à un nageur I

Monsieur,

Je me permets l'audace de glisser ce billet dans votre casier, car il y a des choses que je souhaite vous dire depuis plusieurs semaines, sans toutefois trouver le courage de le faire dans le corridor de la piscine. Mais laissez-moi d'abord me présenter : je suis le nageur avec les lunettes bleues, le casque de bain blanc et le Speedo rouge. Je crois être le seul accoutré de la sorte. Vous avez sans doute remarqué que nous nageons à un rythme différent, ce qui explique pourquoi je vous dépasse si souvent par le centre du corridor. Or comme la piscine est très achalandée à l'heure où nous avons tous les deux l'habitude de nous entraîner, il est fréquent qu'un nageur arrive en sens inverse au moment où je vous double, ce qui fait en sorte que nous nous retrouvons soudainement très à l'étroit. Quelques accrochages ont déjà eu lieu qui auraient pu être évités et qui m'ont valu des remontrances imméritées.

Vous voyez où je veux en venir. J'aimerais vous demander, gentiment, de reconsidérer votre appartenance au groupe des nageurs qui s'élancent dans le couloir rapide. Il n'y a pas de honte à nager dans le corridor moyen, au contraire, et il se peut même que vous vous y sentiez plus à l'aise. Puisque vous semblez affectionner la brasse, que vous nagez d'ailleurs avec beaucoup d'élégance et de fluidité, je crois que vous y seriez plus tranquille. Car oui, j'ai remarqué votre irritation lorsqu'on vous dépasse. Votre langage corporel vous trahit. Vous accélérez et vos mouvements deviennent plus saccadés, comme pour faire

comprendre à celui qui vous dépasse qu'il a tort et que votre lenteur n'est due qu'à un léger relâchement. Un moment de distraction. Cette réaction, vous le savez aussi bien que moi, vous fatigue inutilement et vous sort de votre zone de confort, ce qui vous oblige parfois à vous arrêter pour reprendre votre souffle au bout du corridor. Soit dit en passant, lorsque vous prenez une telle pause, il serait préférable de vous tenir plus près du câble, ceci afin de laisser aux autres l'espace nécessaire pour effectuer leurs virages. Il ne s'agit pas seulement de courtoisie, mais aussi de sécurité ! Ces virages sont dangereux, il faut rester vigilant ! Je me souviens encore de cet homme qui, par négligence, a reçu un coup de talon sur le nez. Laissez-moi vous dire une chose : il y avait tant de sang qu'on a dû fermer la piscine le temps de filtrer tout ça. J'aborde le sujet pour faire valoir que vous aussi, vous souffrez de la situation. L'alternative que je vous propose est pour notre bien commun, et j'espère de tout cœur que vous ne voyez aucune malice dans ma démarche.

Je ne vous cacherai pas que la situation actuelle m'irrite et rend désagréable un moment qui devrait être une source de plaisir. Puisque vous nagez la brasse en donnant comme il se doit de très larges et vigoureux coups de jambes, je suis contraint de relever la tête dès que j'approche de votre sillage, pour éviter de recevoir un coup de pied au visage. Sans m'étendre sur ma vie privée, sachez que je nage trois fois par semaine pour soigner un problème de dos. En nageant la tête relevée comme vous me contraignez à le faire, il m'arrive de sortir de la piscine plus courbaturé que je ne l'étais avant d'y plonger. La semaine dernière, en relevant la tête pour vous dépasser, j'ai senti un petit craquement au niveau de ma nuque, et les jours suivants j'ai eu du mal à bouger la tête de haut en bas. Ce n'est tout de même pas de votre faute si j'ai des problèmes de santé, me direz-vous, et je ne pourrai que vous donner raison, mais j'ai confiance en votre sensibilité et je suis persuadé que vous saurez faire preuve d'empathie.

Si par hasard vous souhaitez, malgré ma demande, continuer à nager dans le corridor rapide, j'aimerais attirer

votre attention sur le document intitulé « L'éthique du nageur », affiché à l'entrée de la piscine. Il y est écrit que lorsqu'un nageur touche à notre pied pour signifier son intention de nous dépasser, la courtoisie veut qu'on lui cède le passage lors du virage suivant. Si vous pouviez vous plier à cette règle, je crois que nous arriverions à cohabiter dans l'écosystème fragile et étroit du corridor rapide, même si, comme vous le savez maintenant, je suis d'avis que cela ne constitue pas la solution idéale.

En espérant que vous considérerez cette lettre avec la même bienveillance qui m'a incité à prendre le temps de l'écrire,

Le nageur au maillot rouge.

Lettre à un nageur II

Monsieur,

Je vous écris à nouveau pour vous faire part de ma déception, avec la conviction qu'il n'est pas trop tard pour s'entendre. Votre réaction hostile me chagrine ; j'ai cru que la lettre pleine de sollicitude que je vous ai écrite saurait vous faire entendre raison, et vous l'avez visiblement interprétée comme une déclaration de guerre. Puisque vous refusez d'admettre que le corridor rapide ne vous appartient pas – tout comme vous n'appartenez pas au corridor rapide –, puisque vous nagez comme si vous étiez seul au monde, puisque vous profitez de chacun de mes dépassements pour me donner de façon fort peu subtile des coups de pieds et des coups de coude, j'ai été contraint de vous dénoncer au sauveteur. Oui, vous avez bien lu : c'est moi qui ai demandé au sauveteur d'intervenir avant que les choses ne dégénèrent. Il est hors de question que je finisse noyé dans une piscine publique !

Que les choses soient claires : je ne regrette rien. Vous pensez sans doute que je suis une poule mouillée. Peut-être est-ce le cas ; je n'aime pas les confrontations directes et j'ai

horreur de la violence. J'ai donc expliqué à l'autorité en place que votre comportement compromettait l'équilibre fragile de la communauté des nageurs ! Que vous étiez un véritable danger public ! Sachez qu'il m'a confié avoir remarqué votre comportement auparavant et qu'il avait déjà songé à intervenir. On vous remarque, monsieur !

Après vous avoir dénoncé, j'ai poursuivi mon entraînement comme si de rien n'était. Quand j'ai terminé ma série de longueurs, vous aviez disparu, et j'en ai conclu que l'avertissement du sauveteur vous avait offusqué. Ne vous a-t-il pas simplement suggéré de changer de corridor ? Dans ce cas, pourquoi partir ainsi ? Par orgueil ? Votre attitude ne fait qu'aggraver la situation ; si vous aviez accepté de nager dans le corridor moyen, je n'aurais pas eu à écrire cette lettre, et vous n'auriez pas le déplaisir de la lire.

Mais allons droit aux faits : la véritable raison de cette deuxième lettre, vous la connaissez aussi bien que moi ! Vous avez volé ma serviette de plage à l'effigie des Canadiens de Montréal ! Je ne vois pas d'autre explication à sa disparition. Lorsque le sauveteur vous a averti, vous avez compris que j'étais derrière tout ça, et pour vous venger, vous avez pris ma serviette avant de retraiter au vestiaire. Il s'agit sans doute pour vous d'une serviette des plus ordinaires, et en effet elle ne saurait être autre chose pour une âme aussi insensible que la vôtre. Il s'agit pourtant d'une serviette que mon père m'a offerte lors de la dernière conquête de la Coupe Stanley, en 1993 (vous pouvez vérifier sur l'étiquette, si vous ne me croyez pas). Cette serviette a une grande valeur à mes yeux ; elle est délavée, elle n'est plus aussi douce qu'elle l'a déjà été, mais je l'aime et chaque fois que je l'utilise, je replonge avec joie dans mes plus tendres souvenirs d'enfance. J'ai espoir que vous ne vous en êtes pas débarrassé. Si c'est le cas, je vous demande gentiment de me la rendre ; vous pouvez la déposer où vous l'avez prise, sur le poteau du but de water-polo, et je ferai comme si de rien n'était. Nul besoin de m'adresser la parole !

Rendez-moi ma serviette et vous n'aurez plus jamais de mes nouvelles, je vous le promets.

Lettre à un nageur III

Monsieur,

Je ne sais pas à quel jeu vous jouez en m'ignorant de la sorte, mais sachez que je ne suis pas du genre à passer l'éponge aussi facilement. Vous avez beau avoir accepté de nager dans l'autre corridor et rigoler avec le sauveteur après votre entraînement pour me faire savoir que, contre toute attente, vous êtes capable de gentillesse, j'attends toujours ma serviette et je ne vous lâcherai pas tant que vous ne me l'aurez pas rendue.

Si vous pensez vous en tirer à si bon compte, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Et ne vous laissez surtout pas berner par le ton courtois des lettres que je vous ai adressées jusqu'à présent : je suis capable de beaucoup de ténacité et je n'ai pas l'habitude de me laisser piler sur les pieds. Je sais des choses plutôt intéressantes à votre sujet. Je sais par exemple que vous vous nommez Charles Grondines et que vous conduisez une hideuse New Beetle rouge. Je sais aussi que vous habitez dans les nouveaux développements derrière le centre sportif, car je vous ai vu tourner à gauche, sur le boulevard, alors que j'attendais l'autobus sous la pluie la semaine dernière. Je vous ai imaginé entrer dans votre maison en briques roses, après avoir garé votre voiture dans votre garage spacieux. Pendant que je patientais à l'arrêt en croquant une pomme verte, vous avez préparé un sandwich sur l'îlot au centre de votre cuisine, satisfait d'avoir nagé et d'avoir tant d'appétit. Vous ne pensiez déjà plus à moi, mais moi je pensais à vous, et je vous détestais d'être capable de faire souffrir à ce point un inconnu pour ensuite l'oublier et retourner à votre vie royale. Avez-vous senti, derrière votre nuque, la pression exercée par mes pensées, entièrement dirigées sur vous ? Je parie que non, puisque vous êtes frivole. Vous pensez pouvoir traiter avec mépris les gens qui se trouvent sur votre passage et retourner ensuite à votre train-train quotidien, mais cette fois vous avez dépassé les bornes et j'ai bien l'intention de vous donner une petite leçon de savoir-vivre.

Je vous invite à réfléchir avant qu'il ne soit trop tard. Pensez un peu à la cruauté ordinaire de vos petits méfaits, et essayez ensuite de vous mettre dans la peau d'une personne désespérée qu'on a insultée une fois de trop. Cette personne, dégoûtée par la vulgarité des injustices qu'on lui fait subir au quotidien, ne pensez-vous pas qu'elle ait envie de transgresser les interdits, ne croyez-vous pas qu'elle puisse en venir à considérer la vengeance comme le seul recours qu'elle ait pour s'assurer qu'on la traite avec respect ? Ne pensez-vous pas qu'elle ait beaucoup de violence accumulée en elle, prête à surgir à tout moment, malgré son ridicule apparent ? Votre beau sourire de garçon qui réussit tout ce qu'il entreprend et à qui on n'a jamais rien refusé, n'est-il pas aussi, pour cette personne, une source de colère et d'indignation ? N'est-ce pas une injustice qui demande à être réparée ? Et une autre question : quel genre d'hurluberlu écrit des lettres qu'il glisse ensuite dans le casier d'un inconnu, au vestiaire de la piscine, selon vous ?

Pensez-y bien. Il y a des plaisanteries qu'on finit par regretter, cher monsieur.

Lettre à un nageur IV

Cher Monsieur Grondines,

Voici maintenant plus de trois semaines que je guette avec anxiété votre apparition à la piscine et, alors que mon désespoir et ma rage avaient atteint leur comble, la semaine dernière, contre toute attente, j'ai retrouvé ma précieuse serviette roulée en boule au fond de la boîte aux objets perdus. Il semblerait qu'on l'ait utilisée pour obstruer une des toilettes du vestiaire, un tour que les étudiants en sport-étude ont joué à plusieurs reprises cet hiver, au grand désespoir des surveillants qui doivent nettoyer les dégâts. Je crois qu'il s'agit des membres de l'équipe de water-polo. Il y a dans leurs regards des pointes de moquerie qui ne mentent pas lorsque par hasard nous nous croisons aux douches. Ils rient dans mon dos et je les

observe innocemment, comme le naïf qu'ils croient que je suis. Je prends mon temps car je sais que tôt ou tard, l'un d'eux se trahira. Je me délecte d'avance de ce moment où ils réaliseront qu'ils sont démasqués.

Évidemment, je suis maintenant assuré que vous n'avez rien à voir avec cette histoire et que ce n'est pas vous qui aviez pris ma serviette, même si, je le concède avec embarras, vous aviez toutes les raisons de le faire. C'est pourquoi je prends la liberté de déposer ce petit message dans votre boîte aux lettres, dans l'espoir sans doute un peu vain que vous acceptiez mes excuses. Je sais comme il peut être cruel de se faire accuser à tort et je déteste l'idée d'accroître le nombre des injustices qui pèsent sur le monde. Je vous prie donc d'accepter mes excuses les plus senties, et avec elles cette bouteille de mon vin maison, que je vous offre afin que vous ne doutiez pas de la sincérité de mes intentions. Buvez-le en sachant que les moments désagréables que je vous ai occasionnés sont maintenant derrière vous.

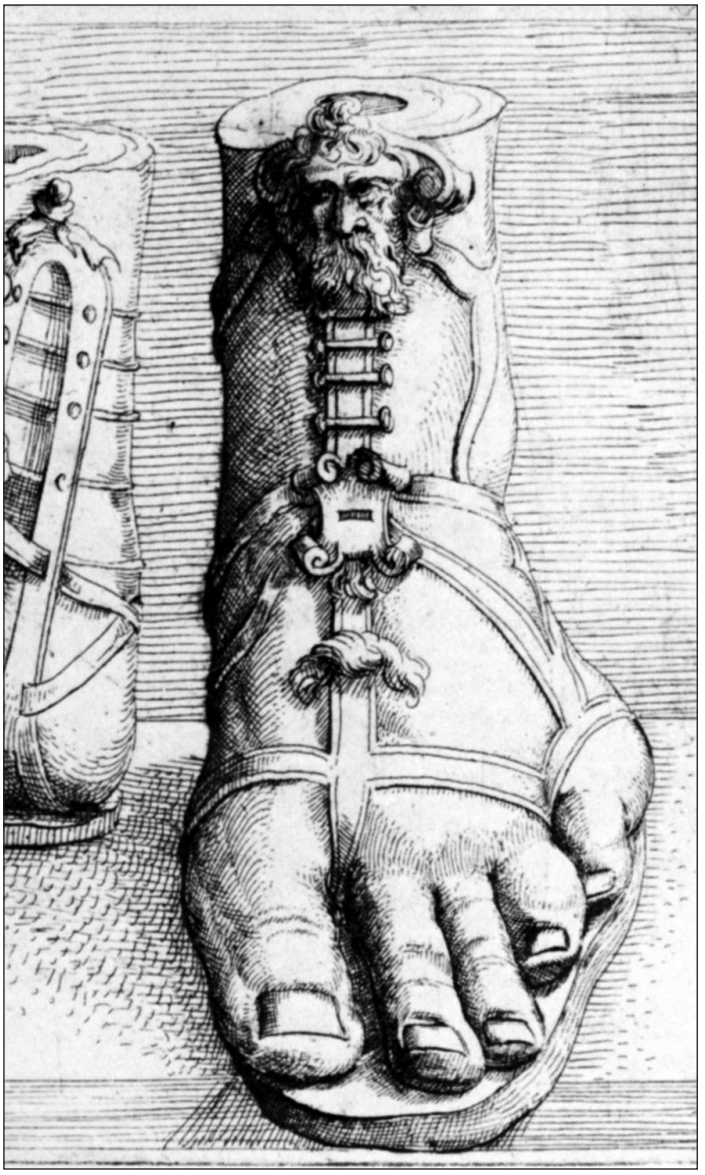
Mais vous vous demandez peut-être comment j'ai découvert où vous habitez ? La réponse est simple et ne doit pas vous troubler : je me suis baladé quelques fois dans votre beau quartier, avec l'espoir un peu fou d'apercevoir par hasard votre New Beetle rouge. Je me doute que vous êtes horrifié à l'idée que l'homme qui vous écrivait des menaces il y a quelques semaines à peine sait maintenant où vous vivez, vous, votre femme et vos enfants, mais vous devez tout de suite chasser ces sombres pensées de votre esprit. Je ne vous veux aucun mal, bien au contraire. Je souhaite simplement faire amende honorable et m'excuser comme il se doit, avec dignité, sans me dérober. En vous accusant, j'ai sauté trop rapidement aux conclusions, et par ma faute vous avez cessé de fréquenter le centre sportif. Je me sens coupable, ridicule et coupable, et rien ne me ferait plus plaisir que de pouvoir tirer un trait sur ces sinistres incidents dont nous avons tous deux souffert par ma faute. Que diriez-vous que l'on se rencontre dans un restaurant afin de discuter de tout cela ? Je vous invite. Je connais un bon petit boui-boui, pas très loin du centre sportif, où nous pourrions casser la croûte et apprendre à nous connaître.

J'aimerais aussi vous convaincre de recommencer la nage. Je me sens horriblement mal de vous avoir contraint à cesser cette activité que vous sembliez avoir à cœur. Si vous le voulez, je pourrais même vous donner quelques trucs pour améliorer votre crawl ! Je suis certain qu'avec un peu de technique, vous parviendriez à suivre le rythme du corridor rapide. Il s'agit surtout de penser long, comme on dit dans le jargon de la nage, c'est-à-dire qu'il faut bien faire pivoter les épaules afin d'étendre loin devant soi le bras qui s'apprête à nous propulser. Lorsque nous nagions dans le même corridor – on dirait que cela fait des années déjà, et pourtant seulement quelques mois se sont écoulés ! – j'avais remarqué votre propension à laisser traîner votre bras sous l'eau, au lieu de compléter le mouvement jusqu'à votre fessier, ce qui nuisait grandement à votre aquadynamisme. En fait, je crois qu'il faut considérer la nage comme une pratique de contrôle de soi. Chaque geste est important ! Il faut glisser sur l'eau, minimiser la friction. Chaque mouvement doit être accompli avec grâce et précision ; on ne se bat pas avec l'eau, on l'utilise pour avancer. Un autre truc simple, que je vous donne tout de suite : il ne faut jamais arrêter de battre des pieds ! Jamais ! C'est l'erreur la plus commune, et cela surtaxe inutilement les bras, déjà bien assez sollicités. En battant vigoureusement des jambes, le corps reste horizontal et cela réduit considérablement la friction. Vous sentirez tout de suite la différence.

Ultimement, je crois que la nage permet une expérience de communion étonnante avec le corps. On doit être conscient de chacun de nos membres, des orteils jusqu'au bout des doigts. Quand on y parvient, on se retrouve dans un état qui, à mon avis, doit ressembler à la grâce. C'est peut-être pour cela que je deviens si colérique lorsqu'un nageur trop lent s'aventure dans mon corridor… Il me prive de la paix d'esprit que je cherche à atteindre ! Mais bon, je m'emporte ! Sachez toutefois qu'il me ferait plaisir de discuter de nage avec vous et de vous aider à atteindre un autre niveau. Vous avez le potentiel, n'en doutez pas.

En espérant que vous accepterez mes excuses et que vous aurez la bonté de m'accorder une deuxième chance, j'attendrai impatiemment votre retour au centre sportif,

Le nageur au maillot rouge.



Augustin Hirsvogel, *Sandales avec ornements antiques*, gravure, 1547.

Jonathan Lafleur

Petit guide à l'intention de l'étudiant qui est rentré sur la fesse à la maîtrise

Écrire mon mémoire de maîtrise a été l'expérience la plus traumatisante de ma vie. Cela demeure la chose la plus difficile que j'ai faite à ce jour. Après avoir passé près de deux mois à écrire ce qui me semblait mon chef-d'œuvre (j'avais un peu trop *buzzé* sur *La poésie la vie* de Marc Cholodenko), je me suis retrouvé dans le bureau de ma directrice. Grosso modo, elle m'a dit : « Ceci n'est pas de niveau maîtrise. Il n'y a rien à en faire. Je te conseille de tout jeter et de recommencer depuis le début. » C'était dit sans méchanceté. Mais ça préfigurait bien le travail d'abnégation qui suivrait. J'avais mis mon âme et ma vie et ça valait la poubelle.

Après cet épisode, je n'ai rien écrit pendant presque deux mois.

Persévérer contre vents et marées est ta seule chance, l'ami. C'est ton salut, ta voie vers la délivrance, ta bouée, ton Wilson[1]. Ce n'est pas tout ce qu'il faudra que tu fasses, persévérer, mais ça représente la partie la plus ardue. Je pense à un ami, rentré comme moi sur la fesse, qui ne comprenait pas ce même plaidoyer que je t'adresse aujourd'hui alors qu'il débutait et que je déposais. Aujourd'hui, trois ans et beaucoup de peine plus tard, il sait. On n'a pas besoin d'en parler beaucoup. Quelques mots suffisent.

1. Robert Zemeckis, *Cast Away*, Œuvre cinématographique, Twentieth Century-Fox, 2000.

Mémoire. Réécriture. Rature. Poubelle. Citation. Procrastination. Directeur. Référence. Poubelle. Essai. Table des matières. Heidegger. Poubelle.

Persévérer c'est avancer vers une carotte qu'on t'a promise à l'autre bout du désert. Tu sais que ça serait plus facile de te laisser mourir de soif, d'appuyer sur le bouton d'alerte GPS pour qu'on vienne te chercher en hélicoptère, de rebrousser chemin. Persévérer c'est ne pas attendre de rencontrer l'oasis qui va te donner un peu de répit, c'est la faire apparaître lorsqu'elle devient une nécessité. Surtout c'est avancer, pas à pas, animé par la seule foi que tu vas réussir. Quoi qu'il advienne. Écrivant ces mots j'ai l'impression qu'il y a un petit côté « livre de croissance personnelle » dans ce paragraphe, mais en même temps c'est carrément ça que ça te prend : des images comme l'idée d'une traversée du désert, pour y arriver.

Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Obscurité. Nuit. Silence. Froid. Vide. Désespoir. Jour. Lumière. Pas. Pas. Pas. Et cetera.

Mon cher ami rentré comme moi sur la fesse à la maîtrise, n'attends ni tapes dans le dos, ni encouragement, ni compassion, ni fraternité, ni deadline qui fait la nécessité d'écrire, ni soulagement de fin de session. Dis-toi que ceci n'existe plus. Il n'y a plus que toi et ce putain de mémoire, vous êtes vraiment seuls au monde tous les deux. À vous débattre.

Personne ne peut comprendre où tu en es après un an à rédiger quelque chose qui fera ta centaine de pages. Ta mère, ton mononcle et tes vieux amis du secondaire qui ont à présent une vrai job ne comprendront pas pourquoi c'est si long écrire cent fucking pages. Tes chums encore au bac pensent même que tu te pognes le cul. Cent pages c'est deux fins de session à quatre cours et ils sont rendus qu'ils font ça les doigts dans le nez. En plus, ils t'ont vu te torcher jusqu'aux petites heures un mardi soir. Ce qu'ils ne savent pas c'est que tu fais ça tous les soirs depuis ton dernier rendez-vous avec ton directeur ou ta directrice.

La maîtrise, ça te colle à la peau. Tu peux ne rien écrire pendant une semaine. Végéter comme un poisson rouge dans son bocal, mais tu y penses tout le temps. Elle ne te donne jamais de répit. La fin de semaine tu ne connais plus ça. C'est toujours la fin de semaine. Ce n'est jamais la fin de semaine. Ça t'obsède.

En te réveillant le matin. En mangeant tes céréales. Dans la douche. En mettant tes mitaines. En buvant ton premier café. En achetant du papier de toilette une seule épaisseur. En mangeant des pâtes au beurre. À chaque cigarette. En regardant un film. En écoutant des poèmes sur *Voix d'ici*. Au chalet. En te masturbant. Dans le métro. En te brossant les dents. En écoutant la radio. À ta job. En trompant ta blonde. En lisant Heidegger. En écoutant un show de poésie. Au Dollarama. En buvant ta première bière. En écoutant le hockey. En lisant ce *Mœbius*. En écoutant *Un souper presque parfait*. Au théâtre. En écoutant *Les beaux dimanches*. En faisant l'amour à ta blonde. En mangeant des ramen au thon et beurre de peanut. En regardant ton Facebook. Chez le dentiste. Au musée. À la pharmacie. Dans l'autobus. En jouant à Dominion. En promenant ton chien. En lisant *Harry Potter*. Avant de t'endormir.

Tu es possédé comme la petite fille dans *L'exorciste*. Sauf peut-être quand tu fais du ménage. J'ai fait beaucoup de ménage pendant ma maîtrise.

À travers tout ça, si tu es de ces étudiants rentrés sur la fesse à la maîtrise et qui arrivent à la terminer c'est que t'auras découvert que ton salut est dans « L'hygiène de vie ». Expression débile s'il en est mais seule chance pour toi. Trouver ton moment de la journée propice au travail et faire table rase du reste. Bye bye les amis et la fête, la déprime et la frénésie, l'alcool et les virées jusqu'à pas d'heure ; tu vas devenir adulte en tabarnak. Tu vas avoir l'impression que ta vie est rendue plate, mais n'oublie pas que ton Graal t'attend au bout du chemin. Un petit bout de papier, huit et demie par onze, qui dira « maitres es arts ». Hou lala lala. Parce que oui mon cher ami étudiant rentré

sur la fesse à la maîtrise, je te jure qu'à la fin, les nobles intentions du départ seront probablement remplacées par « je vais l'avoir mon câlisse de papier ».

Tu mangeras bien. Idéalement trois fois par jour. Tu te coucheras tôt. Tu ne boiras pas en semaine. Ou pas trop. Tu prendras ta douche, même si tu ne sors jamais de chez toi. Tu joueras à la « vraie grande personne ». Tu écriras comme ça pendant une bonne période. Pas à pas, tu feras de grandes avancées. Jusqu'à la prochaine chute.

Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Chute. Désespoir. Désespoir. Inespoir. Abnégation. Volonté. Debout. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Pas. Et cetera.

Puis de chute en chute, tu donneras tout son sens au mot persévérance. Ce qui distinguera ton parcours de celui de ceux pour qui les hautes études allaient de soi, c'est ta résilience. C'est d'ailleurs à cause d'elle que des étudiants rentrés sur la fesse terminent leur maîtrise alors que des étudiants beaucoup plus talentueux qu'eux abandonnent en cours de route. À force d'abnégation, de renoncement, d'acceptation, de travail, de retravail et de rerereretravail tu entendras les mots que tu avais fini par croire ne jamais entendre : « Bon. Après ces quelques corrections, tu pourras déposer. J'ai déjà signé ton formulaire ».

Et là, tu iras déposer ton mémoire en trois copies avec ton formulaire. Tu te sentiras léger comme en fin de session. Une longue session de plus de trois ans (voire davantage). Un état de grâce incommensurable. Ta persévérance aura porté fruit. Tu en seras venu à bout. Tu seras fier. T'auras réussi à te dépasser.

Mais énerve-toi pas trop. Parce qu'au bout de quinze à trente minutes tu retomberas sur terre. Tu commenceras ton post-maîtrisum. « Qu'est-ce que je vais faire avec mon câlisse de papier » ? Ce post-partum de trois mois à un an. La petite transition qui te mènera sur le marché du travail. Ou pas.

Evelyne Gagnon

Compendium pour les heures difficiles

in our narcotic drifting slumbers,
so many dreams of course were full of prisons

Dionne Brand, *Ossuaries*

quelques nœuds sous la fatigue
machinent en secret
la dislocation du monde
et ces frontières de rétrécissement
pulsent dans nos cervelles
en rafales d'or noir
alors que l'âme à l'étroit
dans sa coquille de circuits électriques
ploie tel un roseau
pain os cartouches à genoux
ce matin l'éternité
échoue au seuil de la porte

Car la soif au verrou s'est insérée en nuées de colle et nous garde cois
chaque fois qu'elle ment

dans la lueur des écrans flèche et mat
comme si le brouillage des couleurs
émondait la lumière
que savons-nous désormais
de la déchirure qui nous laisse
à nos chaos ordinaires
alors que les murs craquent sous l'oscillation des humeurs
marchandeurs de fièvres
on confiera à d'autres
la sempiternelle
restauration des amours

Elle contrôle la marche déplace chaque membre endormi
en murmurant *feu*

le siècle implose
dans nos veines pailles obscures
branchées aux influx du réseau
qui palpitent
en milliard de diffusions
molécules qui se dispersent
restons sages
pendant que la bête dévore
pas à pas point par point
les racines du globe

Le décompte des opérations se poursuit *alterner supprimer*
réclame-t-elle

la rétine se fendille
entre ces rumeurs d'hécatombes ficelées
à même nos cils
sur le parquet le cafard sauvegarde ses victimes
quotidiennes
parmi le frottement des ailes
quelque chose se profile
le tintement d'un pelage
un visage tendu

Elle s'échappe en susurrant que la *fin* que le moment venu
et *shift*

grappilleurs de surface nous cherchons pourtant
parmi ces galaxies de craie
malgré nos pupilles alanguies
un autre corps
qui nous ressemblerait

car nous sommes malhabiles

Erika Soucy

Réchapper

mon homme
ce qui se tient debout
ce que tu seras peut-être

debout pas de travers
ça vole

je gagerais sur
des plans de grands voyages
où n'existent pas les nuits d'hiver
ni les enfants qui claquent des dents

mon homme je crois
ce qui se tient debout
est beau
est plein

j'ai vu des ailes
que tu aurais fixées au bout d'un fil
et tenues à genoux
à prier une tempête

j'ai vu des pattes
longues comme le jour dans ta tête
et un bec
dont je me garde de parler

ce qui se tient debout mon homme
est d'une beauté
à te faire faire faillite

on t'a poussé par le haut
ou par le trou dans la tôle ça n'a pas d'importance
tu es passé quelque part es arrivé ailleurs
là où les petits ne conduisent pas
les quatre roues les skidoo les pickup de l'année
là où les ensembles de patio
durent au moins deux générations
le temps que les petits partent pour devenir
mieux que les tiens

tu entres chez nos mères
pour ne pas y passer

elles sont venues pour voir
te faire sortir la langue te tirer les oreilles sentir entre tes orteils
à tour de rôle
une piscine hors-terre dans le coffre du char
tu allais être élu

les astres sont alignés
hier tu as croisé
l'enfant de chienne marde au cul à la calotte de Goofy

tous les cinq ans
la DPJ
fait tirer un voyage en Floride

jamais tu
ne
dis ce que tu aimes
alors on prend on achète ne regarde pas la dépense
te conte qu'il n'y a pas
de sapin assez gros
es-tu impressionné
as-tu les larmes aux yeux
on ne sait pas mieux t'apprendre d'autres raisons de
pleurer

on m'a demandé si je te voulais
on m'a dit tu le veux-tu dans ta grande maison
de blanc aux rideaux presque à toutes les fenêtres
tu le veux-tu si tu cries
ce sera toujours moins fort que
que tout
tu le veux-tu
tu le veux-tu ça
te coûtera pas une maudite cenne
tu le veux-tu

je

je dis pas non
mais je dis pas oui non plus

mon homme
tes cheveux jamais ne tourneront
au brun
pâles à s'y méprendre pour dire
il n'arrive pas de la réserve

j'aimerais te dire que je m'excuse
mais je n'ai rien à me reprocher
n'ai rien fait n'ai pas dit regarde-les ils font pitié
au complet ils sont mal nés c'est dommage
ils seront peut-être réchappés ils sont beaux attachants
et ils n'ont pas le vertige

mon homme
je t'ai chanté le beau
avec mes bébés frais
que je crains
pourtant chaque seconde
d'égarer
dans les craques du divan sous une pile de linge sale
derrière des
mots à hurler

j'aimerais te dire que je m'excuse

Sébastien Dulude

Précipités de l'autre

cheveux blonds blancs bruns noirs en détresse sur le plancher lassos faibles de poussières squames et rognures champs secs de paille rase et d'éclats de coquillages tandis que cicatrices persistent et strient paumes et genoux marqués d'étreintes livrées du sol des va-t'en des je t'aime en acouphènes et fils qui tirent mais se détachent

poèmes toujours soirs et jours sous la fenêtre de la chambre d'haleine chaude à mouiller le givre de vapeurs de vin rouge bouche et chair langue qui fond contre la vitre

cris petits noms cruels bruxisme de nuit mauvais rêves trahison prise en travers bleues lèvres et gorge adultère même bien après la mort ou l'érection

livres épars sursis de rappel empreintes en retard ex-libris sur page de garde ton nom une date des huiles qui foncissent la fibre de caresses et passages filigranes transpirés jusqu'aux humeurs de tes yeux sous les infimes pressions qui nous ont tenus

mains chaudes quand j'enfonce mes doigts dans le pelage
d'un animal que tu ne connais pas

effigies

Paul Ruban

La souffle-bouteille

Dodelinant de la tête, Mei-Lan poussait le chariot de supermarché à travers la neige vierge du trottoir. Le grincement des roues et le tintement de bouteilles vides perçaient le silence de ce quartier bobo de Toronto, où les signes de piasse se mêlaient aux flocons qui papillonnaient dans l'air en cette nuit de décembre.

Mais contrairement au père Noël – qui passerait quelques jours plus tard – cette vieillarde allait d'une maison à l'autre pour prendre, pas pour donner. Enfin, « prendre » est un mot bien fort puisqu'en fait, Mei-Lan ne récupérait que les bouteilles jetées dans les poubelles ou les bacs à recyclage rangés sur le côté de maisons toutes plus opulentes les unes que les autres.

Les déchets des uns sont les trésors des autres.

Puisque les proprios de ces manoirs buvaient des quantités invraisemblables d'alcool – notamment pour oublier leur hypothèque – la récupération de bouteilles dans ce quartier était devenu un secteur d'entrepreneuriat en plein essor. Une demi-douzaine de mamies d'origine chinoise, armées de caddies, de chariots et de sacs IKEA, se livraient à une véritable guerre de charognards pour accumuler le plus de bouteilles possible.

Les stratagèmes variaient selon la ramasseuse. Certaines misaient tout sur le matin même de la collecte des éboueurs de la Ville, lorsque le butin était sorti sur le trottoir et le grappillage, facile. D'autres espaçaient leurs rondes au cours de la semaine. Certaines écumaient les déchets en surface ; d'autres les passaient au peigne fin en y plongeant si profondément qu'on ne voyait dépasser que leurs petits pieds. Les plus hardies d'entre elles s'aventuraient à fouiller

les bacs cachés dans les cours arrière, ou à faire du porte-à-porte comme des Témoins de Jéhovah – indifférentes aux sourcils levés qui les attendaient sur le paillasson – pour demander s'il n'y aurait pas d'autres bouteilles qui traînaient dans la maison.

Bien que la chasse aux bouteilles était un gagne-pain qui s'exerçait dans la solitude – pour ne pas dire l'opprobre social – les Chinoises se retrouvaient souvent au Magasin des alcools, grand temple de la consigne. Dix cents la canette de bière, vingt cents la bouteille de vin. C'est ici qu'elles jouaient des coudes pour placer leur cueillette précieuse sur une longue courroie transporteuse, qui l'acheminait vers un but mystérieux au-delà d'un rideau de lanières en caoutchouc.

Mais curieusement, Mei-Lan n'était jamais de la partie.

Ses rivales la voyaient sillonner furieusement le quartier avec un chariot qui semblait se remplir comme par magie. En dépit d'un bras gauche inerte qui pendait le long de son corps – souvenir d'un AVC qui l'avait frappée six ans plus tôt – cette septuagénaire était un talent redoutable dans l'art de la récupération. Elle cueillait les bouteilles vides comme on cueille des marguerites au printemps. Elle sautait les clôtures avec la souplesse d'une gymnaste roumaine. Elle remontait à la surface des bennes avec les cols de dix bouteilles vides enfilés sur chaque doigt. Ses pairs l'avaient même surnommée « Mei-Lan la Machine ».

Et pourtant, elle ne rapportait jamais ses bouteilles contre remboursement. Pour les autres ramasseuses, le sort que leur réservait Mei-Lan relevait du grand mystère.

Ce soir-là, alors qu'elle poussait son chariot sur le trottoir, Mei-Lan tomba sur un mirliflore chiquement vêtu, affalé dans un banc de neige. Ivre, le jeune homme massacrait à tue-tête le refrain d'une chanson pop du moment.

« *Helloooo from the other siiiiiiide… I must have called a thousand tiiiiiimes…*

To tell you I'm soooooorry for everything that I've doooone… »

Il leva le coude et prit une longue gorgée d'une bouteille de rosé qu'il tenait d'une main gantée. Mei-Lan

l'observa fixement, la tête penchée d'un côté. Elle repoussa les lunettes cul-de-bouteille qui reposaient sur son nez, puis lui adressa la parole.

— Je peux l'avoir quand t'as fini ?

— [iglou iglou iglou]… Hein ?

— La bouteille.

— Euh, je suppose que oui. Pourquoi ?

— Pour ajouter à ma collection. Je cherche cette bouteille-là depuis longtemps.

— Pas sûr de vous suivre.

— La bouteille que vous avez entre les mains, monsieur, n'est autre qu'une flûte à corset. Un vin provençal, sans doute. Peut-être un assemblage de grenache et de syrah. Nez riche, des notes de cassis et de pêches mûres. Robe claire et limpide. Belle longueur en bouche. Tanins souples. À la fois léger et complexe. Mais je me fiche de tout ça. C'est le contenant qui m'intéresse.

— Ah, bon. J'ai toujours été plus friand du contenu.

— Cette bouteille est rarissime. Regardez bien sa forme, comment le fût est bombé en plein milieu comme s'il avait des bourrelets d'amour.

— Je n'avais pas remarqué. Comme j'ai dit, contenu plus que contenant.

— Vous avez presque fini ?

— Attendez…

Le jeune poivrot porta de nouveau la bouteille à ses lèvres. La Terre s'arrêta de tourner, un instant, se distillant à ce goulot et aux dernières gorgées d'alcool qui coulaient dans son œsophage.

— Bon jusqu'à la dernière goutte, dit-il. Voilà, cocotte.

Aussitôt Mei-Lan se jeta sur la bouteille qu'il lui tendait et la rangea délicatement sous la toile de jute qui recouvrait son chariot, comme s'il s'agissait du Graal. Elle était sur le point de s'éloigner lorsque l'homme se mit à faire un ange dans la neige.

— Heille, j'peux vous poser une question ?

— Une question pour une bouteille, ça me semble juste.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre face ?

Mei-Lan avait arrêté de compter le nombre de fois qu'on lui avait posé cette question. Répéter qu'un AVC

lui avait tordu la moitié du visage était devenu banal, ennuyeux, au point où elle s'amusait désormais à inventer différentes histoires au gré de ses humeurs. Accident d'aspirateur. Piqûre de raie en faisant du snorkeling dans les Caraïbes. Électrocution causée par une brosse à dents électrique tombée dans le bain. Devant ce blanc-bec, la seule explication qui lui vint à l'esprit fut la suivante :

— J'ai trop frenché dans ma jeunesse. Sucer la poire n'est pas sans risques.

Il arrêta brusquement de déployer ses ailes d'ange. Ses yeux s'écarquillèrent, inquiets. Mei-Lan esquissa un sourire à moitié arqué vers le haut, et disparut dans la nuit en poussant son chariot devant elle.

* * *

L'habit ne fait pas la ramasseuse.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle – un manoir victorien en brique rouge coiffé d'un pignon pointu, dans le quartier de Cabbagetown – Mei-Lan passa vite sous la douche et s'enveloppa d'un peignoir de soie. Puis elle se versa un verre de vermouth, s'avachit sur le divan et composa un numéro de téléphone.

— Richard, tu ne vas pas me croire, mais j'ai trouvé la bouteille qui nous manquait, annonça-t-elle d'une voix ravie.

— Je n'en reviens pas. Tu as réussi à dénicher une flûte à corset ? C'est absolument ma-gni-fi-que.

— Remplis-la. J'arrive tout de suite.

Une demi-heure plus tard, Richard van der Beurse sonna à la porte. C'était un homme de haute taille, au nez en bec d'aigle dans un visage de tortue, avec une tignasse blanche en bataille. Musicologue érudit et organiste dans une paroisse du quartier, il était surtout un ami de longue date de Mei-Lan. Quand elle ouvrit la porte, ils s'embrassèrent affectueusement.

— Viens, lui dit-elle. On va descendre au sous-sol.

Mei-Lan alluma la lumière. L'escalier en colimaçon qui y menait fut soudain baigné des lueurs chatoyantes d'une mer tropicale. Ce miroitement provenait de

centaines de bouteilles bigarrées, attachées les unes aux autres de manière à former un gigantesque instrument de musique, à mi-chemin entre l'orgue et la flûte de pan. Les bouteilles, chacune remplie d'eau à un niveau différent, étaient de formes variées. Il y avait des champenoises, des bourguignonnes, des mignonnettes, des dames-jeannes. Les bouteilles fines et allongées du vin de glace du Niagara. Les bouteilles carrées du whisky du Tennessee et de la liqueur d'amandes d'Italie. Des bouteilles trapues de rhum vénézuélien. Des bouteilles de martini, au galbe sensuel, des bouteilles rondelettes de schnapps à la pêche. Du Curaçao en forme de larme. Du triple sec, en cloche. On y trouvait même une bouteille de tequila en tête de mort.

Après l'avoir remplie d'eau aux trois quarts, Mei-Lan posa délicatement la flûte à corset entre deux bouteilles de Jägermeister.

Elle se pencha au-dessus de sa nouvelle trouvaille et souffla timidement dans le goulot. La note produite était aiguë, pure et aérienne. Un sourire béat se dessina sur les lèvres de Mei-Lan.

— On l'a, notre sol dièse mineur harmonique, lui dit Richard en souriant à son tour. On s'essaie ?

La vieillarde hocha vivement la tête.

Elle retroussa les manches de son peignoir et s'inclina devant une partie de l'instrument ; Richard s'installa devant l'autre. Il s'improvisa chef d'orchestre, la main levée pour donner le signal de départ. Les amis se regardèrent un long moment, en silence, puis gonflèrent leurs poumons.

Et au moment même où ils soufflaient vie dans la pièce rendue entière, bien loin de là, six pieds sous la terre de Bavière, l'ombre d'un sourire effleura le crâne édenté du compositeur.

Soumya Ammar Khodja

En écrivant, en persistant
Fragments 2013

Am m'a téléphoné. Dans le long échange que nous avons eu, ma fille a pris un bon moment pour me raconter qu'elle et Tom, son colocataire et meilleur ami, ont été quelque peu secoués. Un soir, rentrant tard, Tom a surpris sur le parvis de l'immeuble une femme âgée qui tenait des propos incohérents et avait l'air perdu, désorienté. Cette femme, depuis la mort de son mari, perdait pied et sa maladie a dû progresser rapidement. Ce que me relate Am à l'autre bout du fil, je l'ai déjà lu, entendu. La solitude extrême. Le vieillissement, la maladie, la mort du conjoint. Que devient-on quand on est vieille, malade, diminuée, seule dans une grande ville comme Paris ? Le fils de cette dame, qui habite à l'autre bout de la France, raccroche au nez de l'aide-sociale, de l'assistante sociale, de toute personne qui lui téléphone à propos de sa mère. Am qui a désormais compris que nul n'est un pur joyau estime qu'une telle attitude est peut-être une réponse – terrible – à ce qui a dû se passer entre la mère et le fils. Elle ajoute néanmoins : « Mais il y a aussi des enfants féroces. » J'opine intérieurement et acquiesce : « Des enfants féroces, des parents féroces, tout est possible. » Quelques jours plus tard, la vieille dame s'est enfermée dans son appartement. Am et Tom ont eu beau frapper à sa porte, elle ne réagissait pas, à tel point qu'ils s'en sont inquiétés. Ils ont contacté le gardien de l'immeuble qui n'a rien voulu savoir malgré les supplications de Tom : « S'il vous plaît, monsieur, s'il vous plaît, je m'inquiète beaucoup ! » C'était un dimanche, il n'a pas voulu en démordre et a asséné sur un ton définitif : « Oh, c'est une Alzheimer ! » Am et Tom ont alors appelé

les pompiers. Le gardien a été mal à l'aise. La vieille dame avait bloqué la porte de l'intérieur. Finalement, cédant à l'insistance et aux encouragements des pompiers, elle a ouvert et a déclaré qu'elle dormait profondément.

Am a discuté avec la femme, émue par sa fierté. Elle se sait malade. Quand elle lui a proposé de la visiter les prochains jours, elle lui a répondu : « Vous savez, d'ici quelques minutes, je ne me souviendrai plus de vous. » Am l'a aidée à lacer ses chaussures.

Une semaine plus tard, elle est revenue frapper à la porte de la vieille dame. Une inconnue, aide-sociale de son état, lui a ouvert la porte. Am n'a pas supporté la façon dont cette professionnelle « qui n'est pourtant pas mauvaise » lui a parlé de la vieille femme, en sa présence, comme si celle-ci n'était plus une personne à part entière, avec son humanité, sa sensibilité, sa pudeur. En effet, c'est insupportable. Où apprend-on cela ? La chosification, la réification des vieux diminués par l'âge et ses maladies. Lorsque les vôtres vous quittent, lorsqu'il n'y a personne de quelque côté que vous regardiez, sur votre droite, sur votre gauche, devant vous, derrière vous, lorsque vous n'importez plus affectivement à personne, que devient-on ? Am a continué : « Ça ne m'étonne plus que les vieilles personnes solitaires soient tombées comme des mouches pendant l'été de la canicule. »

J'aime ces deux jeunes, Am et Tom, qui se soucient d'une vieille voisine esseulée, malade. Un week-end, ils sont revenus la voir, ainsi qu'ils le lui avaient promis, une boîte de gâteaux à la main. Elle a refusé de leur ouvrir. Ils ont décidé de ne pas abandonner, de persévérer. Affaire à suivre.

* * *

Je rechigne à écrire. L'appétence n'est pas au rendez-vous ou est-ce de la fatigue, juste de la fatigue ? Ou bien convient-il d'accepter le fait que l'on ne peut pas écrire tout le temps ? Il y a des moments sans. Oui, mais c'est la discipline ou plutôt l'habitude qui fait écrire. « L'habitude est très désirable pour écrire. » Recommandation de Monsieur Flaubert, affichée au-dessus de mon bureau.

C'est sans doute le fait des grands écrivains, faire de l'habitude une dynamique génératrice d'énergie, d'écriture. Énergie. Constance. Obstination. Persévérance. Opiniâtreté. Persistance. Lorsque je pense à mes projets d'écriture, je me demande si j'ai assez de tout cela pour les mener à terme. Les écrivains au long cours sont des travailleurs de force. Ils puisent en eux-mêmes, d'eux-mêmes une énergie incroyable. Ô George Sand. À propos de laquelle la caustique Colette s'interrogeait, au soir de sa vie : « Comment diable s'arrangeait George Sand ? Cette robuste ouvrière des lettres trouvait un moyen de finir un roman, d'en commencer un autre dans la même heure. Elle n'en perdait ni un amant, ni une bouffée de narghilé, sans préjudice d'une *Histoire de ma vie* en vingt volumes, et j'en tombe d'étonnement. Puissamment, elle agença pêle-mêle son travail, ses chagrins guérissables et ses félicités limitées. Je n'aurai pas su en faire autant… » Quoi qu'il en soit, persistance et force sont au moins deux mots clés qui déplient l'obscur chemin de l'écriture.

J'ai trop de paperasse dans mon bureau. Trois tables, trois supports… Si j'en rajoutais un quatrième, ce serait la même chose. J'ai aussi trop de vêtements que je ne porte pas, me contentant de faire tourner les mêmes. Cela fait des années que ma tendance à l'entassement, au « trop », dure. Mon rêve, mon désir : faire place nette, m'alléger et n'y poser que l'écriture, la légèreté de l'écriture.

Je songe à la fatigue. À Alger, pendant les douze jours où j'ai animé l'atelier d'écriture, je n'étais nullement fatiguée. Pourtant, j'étais debout, concentrée, le corps en éveil, j'allais dire en alerte, pendant les trois heures de chaque séance. Depuis que je suis rentrée à Besançon, je n'ai pas arrêté. Matinées consacrées à l'écriture. Me suis contrainte à cette discipline, pour ne pas me laisser dévorer par ce qui n'est pas mon écriture, quelle qu'elle soit, quoi qu'elle vaille.

* * *

Hier après-midi, réunion à la maison de quartier de Planoise, avant de commencer les ateliers d'écriture à Besançon, deuxième étape après Alger. Sans doute est-ce

pour cette raison, alors que m'occupe une réflexion sur la part écrite de la langue, que m'est revenu ce souvenir. J'animais un atelier d'écriture au Centre hospitalier de Rouffach, spécialisé en psychiatrie, en Alsace. J'avais proposé aux participants d'écrire à qui ils voudraient. Un homme avait écrit une « Lettre à ma fille ». À la fin de la séance, tout le monde parti, je lis ce texte que je trouve beau, émouvant et j'en parle à Doris, l'infirmière qui m'accompagne pendant les séances. Elle a cette réaction : « Ce n'est pas vrai, il n'a pas de fille, pas de famille, c'est sa schizophrénie qui le fait inventer ! » Les propos de Doris se situaient du côté de sa fonction, de la relation infirmière-malade. Je n'ai soufflé mot, respectueuse de la parole professionnelle. Depuis, j'ai compris que j'aurais pu expliquer à Doris que je me situais du côté de l'écriture, du texte qui avait été écrit, qui existait en tant que tel, que la source où l'auteur avait puisé fût réelle ou non. Le souci de l'infirmière était la véracité des faits. Hors de cette limite, le texte était frappé de nullité. J'aurais pu lui dire qu'en écrivant, il y avait mis *quelque chose de lui*, *donc quelque chose de vrai*, que les faits relatés dans sa lettre aient été inventés ou pas. Tout écrivain qui écrit de la fiction serait alors quelque peu schizophrène puisqu'il invente des personnages qui n'existent pas (des personnages de papier dixit Roland Barthes). Inventer est un acte volontaire, pensé, réfléchi. J'aurais pu ajouter que le patient, lorsqu'il écrivait sa « Lettre à ma fille » était sûrement, à ce moment-là, en possession de ses moyens car il faisait acte d'invention, de création. Pendant ce moment d'écriture, il n'était pas schizophrène. Dans la schizophrénie – que les médecins spécialistes mettent au pluriel – les malades en crise sont investis par des voix, des images, des odeurs qu'ils n'ont pas inventées... En fait, à ce malade « du cerveau » elle déniait le droit à l'imaginaire et, par conséquent, le droit à l'écriture.

* * *

Chère Hélène. Vous avez quatre-vingts ans. Vous êtes belle, vous mettez de jolis pendentifs colorés, un collier assorti. Vous écrivez l'histoire de votre famille. Vous vous

apprêtez à faire un grand voyage vers le Canada, pour revoir votre vieux frère. Vous vous apprêtez aussi à déménager car vous voulez désormais habiter seule : « pas avec ma fille et ma petite-fille mais à côté d'elles ». Vous êtes « artiste libre », vous fabriquez des chapeaux, des bijoux. Vous avez dit un jour : « Je veux exister. » Voici que vous apprenez que votre fille a effectué des démarches auprès d'une maison de retraite. Elle vous a remis le courrier : « C'est pour toi, maman, c'est bien, la réponse est positive ! » Vous êtes en colère, vous avez mal : « Qui t'a dit que je veux aller en maison de retraite ? » Vous avez toute votre tête, vous avez du désir à revendre, il vous semble que votre fille vous dénie tout libre arbitre à propos de votre existence. Vous vous sentez menacée. Quelles sont les motivations de votre fille ? Connaît-elle vos faiblesses ? Sait-elle de vous des fragilités physiques, économiques ou cherche-t-elle seulement sa tranquillité d'esprit ? Votre fils aîné parfois vous téléphone et vous encourage à tenir, à persister, dans votre décision d'habiter seule.

Marie-Charlotte Aubin

Les gens tristes ne déjeunent pas

Pour Jonathan
comme résistance à la tristesse

Dehors, tout le monde a abandonné
Dehors, des éclats de catastrophe ; le silence entre deux averses.
La tempête. La tempête va arriver.
Tu es parti pour rejoindre ta lune trop blanche pour être vraie.
La nuit a amorti ton départ.
C'était mon anniversaire.

Elle. As-tu déjà pensé à la fin ?
Moi. Au commencement.

Des étoiles déjà mortes
fixées au mur effrité.

J'ai passé des nuits à courir.
Pour me rendre compte que,
peu importe,
je te confondrai toujours avec le deuil.

J'ai pris goût à disparaître
dans les toilettes.
L'éclat des yeux occupés
à chercher des fous rires dans la baignoire.
Parfois, je restais sans vie.
Coincée entre tes drames et ta banalité.

Louis-Hémon était lourde les soirs de toi.

Tu avais
toujours des toits plus
intéressants à pelleter.

Prenant souvent congé de nous
pour les détresses des autres.

Tu as horreur des gens heureux.

Incapable de vrai.

Une œuvre d'art cheap.

Elle. Pourquoi es-tu resté ?
Moi. Je croyais en sa tristesse une beauté façade.

Des histoires de cape et de slush.
Avec l'espoir qui ne sait plus où se mettre lorsqu'il pleut.

Je ne peux plus être grande,
les joues fardées de drames d'autoroutes.

On s'est décolorés.
Et mes fleurs ne poussent plus.
Mes craies ont pris l'eau.

Le kiosque d'informations en moi,
est au fond à gauche.
Il y a un line-up de gens aux mains vides.

Ma vie était une mauvaise idée avec toi.

J'ai refusé de faire équipe.

M'avouer la ville sans toi.

Je n'ai plus besoin de cadeau.

J'ai cessé de compter sur mes doigts,
pour me battre à grands coups de poings.

Abattre des peaux.
Le cœur en marchette,
crier plus fort,
lorsque demain me semble possible.

Oui.
Je savais bien, qu'un jour tout tomberait.
On tenait avec de la vieille gommette.

Ce qu'il reste de nous,
repose froid et sans faille
contre un mur blanc.

Moi en face
les yeux fixés
sur ce qui vient.
Enfiler le jour.

Ton absence est devenue un concept à revoir.
Tu étais un endroit qui donnait mal au ventre.

Toi, tu as le silence au fond des yeux.
Tu as mal au monde.
Inutilement mal au monde.

Le gris des murs
sera peut-être
moins suffocant.
Deviner le soleil.

L'automne comme un diagnostic à ma fenêtre.

Nicholas Giguère

Vivre 2.0 – Manuel d'instruction

I – Vidéos de chats cutes (ou vidéos cutes de chats, c'est selon) et autres toasts brûlées

SPOILERS ALERT
vous aurez été prévenus
vous pouvez dire que je suis sale
mais vous pouvez pas dire que je suis pas professionnel
YouTube addict
certains voient des secrets d'État sur leur écran
d'ordinateur
comme d'autres voient la face de Jésus sur une toast
God has a name finalement
il en a toujours eu un
mais personne osait le dire
de peur de mourir sur le coup
on oublie à quel point la mort peut être spontanée
il faut le dire sinon à quoi bon vivre
je suis pas un grand poète
si c'était le cas j'écrirais plus
je ferais éditer mes œuvres complètes
je toucherais peut-être quelques droits d'auteur
je donnerais des conférences qui seraient poliment
applaudies
les grands écrivains écrivent pas leurs preuves sont faites
mais comme toujours je digresse
j'écris pas de la poésie je placote
je devrais tenir salon
« Mlle Nicholas Giguère reçoit ses chums de filles un peu
garces
pour vous parler de YouTube »

entre autres choses
c'est important
c'est important de voir la face de Jésus sur une toast
de partager la nouvelle avec une communauté de no names
la toast en vente libre sur eBay les enchères montent
je préfère mes toasts avec de la confiture aux cerises
mais tous les goûts sont dans la nature
d'autres publient des vidéos où ils se renversent un seau d'eau glacée sur la tête
c'est pour une bonne cause
tout est acceptable
tout est accepté
toute idée de transgression devient un jour une norme à transgresser
d'autres font connaître leur emploi du temps à la minute près
9 h 07
lever
plus tard que d'habitude
c'est la fin de semaine
9 h 22
douche froide
pour aider au lever
10 h 07
jogging dans le quartier autour de l'université
j'aurais dû attendre pour prendre ma douche
11 h 16
deuxième douche
cette fois-ci c'est la bonne
12 h 08
dîner
grilled cheese ou salade santé
demandons à mes 697 amis sur Facebook
je peux compter sur eux
toujours
12 h 21
je mange c'est bon
14 h 38
j'ai pas vraiment grand-chose à faire ni à dire
mais je vais quand même l'écrire

des fois que quelqu'un le likerait
18 h 59
c'est plate
qu'est-ce qu'on fout à soir
ON S'AMUSE AVEC SON CORPS
19 h 10
ou on regarde de la porno
22 h 49
si quelqu'un veut me rejoindre
je vais prendre une bière au King Hall
et je pourrais continuer ainsi
ce sont pas les idées qui manquent
je manque jamais d'idées
de temps oui mais si je pars là-dessus c'est clair qu'on va manquer de temps
tous les libraires restent pris avec leur stock de journaux intimes
avec Fakebook c'est devenu inutile
idem pour les travailleurs sociaux et les thérapeutes ils déclarent faillite
avez-vous pensé à mettre d'autres vidéos de minous cutes en ligne
il doit y avoir une pénurie
si j'ai pas ma dose quotidienne de minous
je suis plus fonctionnel
ça crée vite une dépendance
pire que les drogues dures
qu'est-ce que je ferais aussi sans mes recettes de la semaine
dix nouvelles façons d'apprêter le bœuf haché
avec les recettes de bœuf haché tout devient magique
le bonheur ça se construit au quotidien
avec des petits posts des commentaires choisis
des articles trouvés au hasard
rencontres fortuites avec le destin
concept flou s'il en est

II – La vie des gens riches et célèbres

ça nous fait du bien de voir que les grandes vedettes ont
des vies souvent pires que les nôtres
on se dit qu'on est pas les seuls
la liste des vingt vedettes du petit écran qui se sont fait
arrêter par la police
est-ce qu'ils ont passé à travers leur deuxième overdose
est-ce qu'ils distribuent de la soupe aux restants dans une
soupe populaire
ils ont peut-être échoué dans une téléréalité cheap
parce que nécessairement ça s'est mal passé pour eux
c'est immanquable
c'est une loi écrite
si elle l'est pas il faut le faire
prenons un exemple : Hulk Hogan
objectivement c'est un ancien lutteur professionnel
reconnu qui a fait son bas de laine
subjectivement je trouve qu'il a l'air d'une vieille toast
brûlée
je pourrais le publier sur Fakebook
m'arranger pour que ça paraisse partout
ça serait parfait
avez-vous vu Joan Van Ark celle qui jouait Val dans *Les
héritiers du rêve*
on peut affirmer
sans trop se tromper
et d'un ton inutilement solennel
qu'elle a eu quelques petites retouches esthétiques
ça nous fait du bien de voir qu'elle s'est scrappé la face
ça met du baume sur nos rides et nos vergetures c'est plus
juste
on pardonne jamais aux vedettes
surtout pas celles qui veulent arrêter le cycle du
vieillissement
si elles meurent avant nous autres c'est encore mieux
et on oublie jamais de l'écrire partout sur les réseaux
sociaux
il faut que tout le monde le sache sinon ça compte pas
tout le monde peut être juge et bourreau sur Internet
c'est facile

tout se fait dans le plus pur anonymat
pas besoin d'emprunter un bas de nylon à ta mère
ou de t'acheter une cagoule chez Sears
et un autre rush d'adrénaline quand une vedette tombe de haut
on apprend la mort d'Un Tel d'Une Telle
(et non pas de Diane Tell)
en écoutant RDI
on approuve de la tête
tout en finissant de mâcher la dernière bouchée de steak au poivre
il y a une justice en ce bas monde et elle est partout sauf la plupart du temps
c'est de valeur
on se console avec des vidéos de minous
en partageant des statuts qu'on trouve importants
notre belle-sœur se fait raser la tête pour ceux qui ont le cancer
un enfant qu'on connaît a compté le but gagnant dans une partie de soccer
sinon il reste les commérages
avant il y avait la place de l'église
maintenant on connaît la vie des vedettes par cœur
ça aussi ça nous fait du bien
on a de la misère à se rappeler de la date de fête de notre fille notre sœur notre mère
mais on sait tous quand la princesse Kate a accouché paparazzi bitch
c'est une dérive lobotomisée pour les cotes d'écoute et les clics
à la bonne place
j'ai su que tu avais su de source sûre
que quelqu'un t'avait dit quelque chose qu'il avait entendu dire à quelque part
de quelqu'un qu'il connaissait pas et qui devait venir de quelque part
mais on sait pas où
Miss Marple est même pas capable d'accoter ça
j'aime dire des choses
j'aime dire des choses que j'ai entendu dire
j'aime dire des choses que j'aime entendre dire

j'aime dire que j'aime des choses que j'aime entendre dire
et j'aime ça quand on me le dit
mise en abîme de mes statuts et de mes propres likes
culte orgasmique de la personnalité
il faut se prendre pour une vedette si on en est pas une
sinon à quoi bon vivre
je me répète
à quoi bon vivre
mais quand on y pense bien
les raisons fusent de partout
j'ai trouvé la mienne en écoutant Simon Durivage
et en lisant les commentaires des articles sur le site de
Radio-Canada
l'opinion de tout un chacun s'équivaut
chacun pour soi
live devant sa télévision
ou son iPad
à essayer de refaire le monde avec ses mains ou celles
d'un autre
on les coupe s'il le faut
ce monde qui nous est donné sans mode d'emploi
c'est pas comme un robot culinaire
il y a un manuel d'instructions qui dit comment faire
c'est écrit comment faire
C'EST ÉCRIT
le monde c'est autre chose
tout le temps

Laetitia Beaumel

Fontes

aujourd'hui je suis un long poème dans l'inertie de ton corps

tu es partie ça fait des lunes et des lunes je ne sais plus combien
  les coquelicots s'écaillent sur les champs de ton départ je n'ai pas su
ouvrir le désert

on n'a pas pleuré juste arraché des colchiques
il aurait fallu te laisser mordre nos paupières ma sœur
de nuits d'encre mordre
nos joues de pissenlits fanés

un matin de mer d'huile tu t'es couchée sur le dos
petite barque tirée au sec entre nos bras

on a partagé ton fagot en petits tas d'écorce noyé nos faces
dans les trous d'eau de ton corps

quelle direction prendra ton aube égorgée entre les branches
tout ce sang versé à flanc de poitrine

je t'ai vue dévaler la mort à petit trot sous la burle de janvier
genoux fauchés par le soir qui tombe et je t'ai fait signe
de nous garder dans ton crâne d'hirondelle
un battement de mémoire
où nous grouillerons encore d'amours et de sanglots

il en faudra plus pour menacer nos rangs défaire nos habitudes qui pèsent de tout leur poids
sur le réseau de la parole

tu t'es coulée dans nos gestes les plus anodins
sans mesurer la densité de tes os
sur nos petites mains jointes sur nos couvertes
sur nos jolis enfants
emmaillotés tout chauds
tout serrés contre l'angoisse qui frissonne
se déroule en nous
vertèbre après vertèbre

* * *

c'est un porc qui ronge ses petits ton amour dans mon cou
une rage immense qui étreint ma poitrine
le fleuve est trop gonflé pour pleurer

les foulards ont relevé leurs couleurs
dans la descente du jour
les craquements de navires criblent la grève

je t'ai vue chavirer paupières grandes ouvertes dans un magma de plomb de dégel
l'âme rétrécie par l'eau de ton visage

ô j'ai su que les rapaces mangeraient chaque lettre de ton ombre
pas que je commencerais la première

* * *

entends-tu la vieillesse qui crépite à tes poignets s'installe comme une ronce
autour de tes souvenirs

je ne peux plus te ramener jusqu'à moi j'ai perdu le fil de ton visage
ta voix s'est racornie entre mes disques et j'ai beau te chercher tu n'es qu'un nom que l'on répète
et qui creuse chaque jour un hiver de plus sur ma poitrine

vois-tu j'aimerais bien refondre nos vies dans les pages d'un carnet
numéroter brin par brin les jours de toi qui m'appartiennent

Anthony Lacroix

Poème nº 11

le samedi
la poésie ça prend congé

ça se lève tard
ça déjeune à bière

la poésie
la fin de semaine
a check son voisin
d'un autre œil

l'envie presque
d'être heureux
du moins
en avoir l'air

a voudrait
une tondeuse
un char
des enfants

mais a r'pense à son ex
son enfance

ce qu'a s'rait devenue
avec d'autres choix

ça fait des rêves pour la s'maine.

ça vide sa bière
ç'en ouvre un' autre

fait « tchin »
avec ceux qui passent

ça pense à rien
ça pense à toute
c'est surtout triste

la poésie ça check
son cell
ça appelle pas

pas sa famille
pas ses amis

ça fait pas de plans
pas de projets
y'a rien qui marche
de toute façon

ça se recoucherait
mais ça le fait pas

ça grogne
ça chigne

ça se plaint

y'a rien à faire
c'est faite comme ça

la poésie
ç'tune enfant d'chienne

ç'tun bs
qui quête dans rue

c'est la vieille folle
dans l'autobus

la poésie
on l'aime pu
même pu semblant

on y dit adieu
avec des fingers

on y laisse nos livres
pis notre shampooing

des trucs qu'on peut
facilement racheter

la poésie ça vaut rien
pis on le savait

on se trouve ben cave
d'avoir essayé

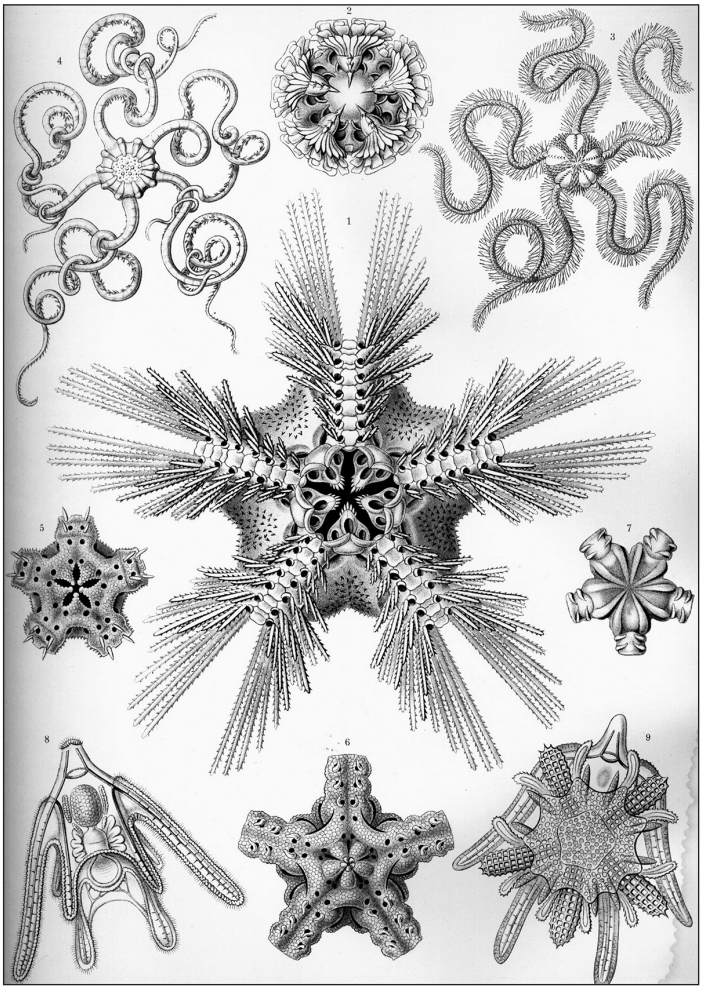


Planche « Ophiures », dans *Kunstformen der Natur* d'Ernst Haeckel, 1904.

Catherine Poulin

Je suis comme mes sœurs quelque chose des fois

Planche 1

comme une galerie souterraine
ou une carrière de granit
qui abrillent entre des reins-bouillottes
des choses d'armistices
et toutes sortes de torpilles perdues
qu'on dissimule Savantes
sous les circulaires
et les feuilles mortes
(ronger son frein)

à force de digestion et d'enzymes
nos parois fabriquent fiévreuses
des échos supersoniques

Planche 2

comme un amoncellement
Torngat Appalaches etc.
de bouts de voix
triés pas triés
qu'on façonne en grattant la corne
sur la gravelle jusqu'à l'audible
jusqu'au tordu d'os qu'on brasse
pour calmer la moelle puis
des grains encore
qui sablent les papilles
jusqu'à très lisse
(mais de moins en moins)

Planche 3

comme un crissement de pneus
derrière le nombril
la tête-tortue quelques secondes
les épaules les yeux recroquevillés
méchante grimace
quand l'impact rejoint l'accident cœur-carlingue
quand tu racontes ta tante à Zaatari et que

se consoler longtemps
en plantant des oiseaux
l'eau du lac

Planche 4

comme du bruit de braise feu de camp
mais sans la boucane
(gorge fumée Lapin !)
des tragédies de ruines et des opérettes de paria

la déprogrammation des spectres
est une affaire
de procession de cygnes de combat

Planche 5

mais vois-tu comme nous projetons nos cous
nos mentons nos yeux immenses
respirations ondées
chaque dimanche
grande corvée nous invoquons
des brassées de pâte à modeler
onguents hydrofuges
pour que toutes nos plumes s'irisent
quand le soleil nous frappe tout ce qu'il peut dans le dos

Planche 6

comme de l'art de tranchées
des entailles fleuries dans le doré l'argent
des douilles d'obus qu'on redessine
pieds nus
les ongles d'orteils
ballet jazz

nous avons peut-être quelque chose comme
des alcôves dans les yeux
garde-robes pour nos béquilles-trophées
et beaucoup de marqueurs indélébiles
pour les jours de plâtre

(les miracles n'ont rien à voir là-dedans)

Thérèse Marchand

Elle attendait un bébé

Dans son village, on la disait simple d'esprit. En effet, son esprit était simple à l'extrême. Elle ne s'étonnait de rien, trouvait tout normal et naturel et ne connaissait rien des mystères de la vie, parce que la vie ne présentait aucun mystère pour elle.

Un jour, elle décida qu'elle voulait un enfant et commença, en toute logique, à attendre un bébé. Ne soupçonnant rien des dessous d'une telle entreprise, elle ne s'emberlificota d'aucune précaution pour s'assurer que la chose était possible. Elle ne connaissait aucun homme intimement, n'en ayant jamais vu la nécessité ; ce n'était, pour elle, qu'affaire de femme.

Sa décision prise, elle se hâta de l'annoncer comme elle l'avait souvent entendu faire. D'abord tout à fait discrètement, en manifestant une joie retenue et mesurée, puis, à haute voix et à tout venant, en s'exclamant et se réjouissant fort. On se scandalisa d'une telle audace, d'un tel manque de pudeur chez cette jeune fille habituellement si réservée, on palabra aussi longuement sur l'identité de son partenaire. Ne trouvant aucune réponse plausible, une des commères, la plus décidée sinon la plus curieuse, outrée qu'on eût osé souiller cette virginale enfant, lui demanda un jour, en catimini, qui était l'heureux père. La future mère ne fut aucunement troublée : elle n'avait pas cru nécessaire, à cette étape de l'attente, de se pourvoir d'un compagnon. La commère insista : mais de qui est cet enfant ? La pauvre fille affirma n'en rien savoir, mais s'il fallait absolument un père, elle prendrait celui qui se présenterait une fois le bébé arrivé ou en trouverait un, c'est tout. Insultée de ces réponses franches et directes, la bonne dame se

méprit sur la simplicité d'esprit de la future maman et lui lança : je suppose que c'est par l'opération du Saint-Esprit. Marie, qui n'était point folle, repoussa cette explication trop abstraite à son goût. Non, il n'y avait là aucun mystère, aucune cachette, elle attendait un bébé, c'est tout.

La nouvelle se répandit vite qu'il n'y avait eu là que faux scandale. Les plus savants parlèrent de grossesse nerveuse, les plus bêtes, de folie, les honnêtes gens ne portèrent aucun jugement, se contentant de plaindre la pauvre fille qui courait à une si grosse désillusion. Quelques mâles farauds se vantèrent à la ronde de vouloir matérialiser les espoirs de la malheureuse folle, mais aucun n'osa le faire.

La pauvre Marie, une fois la nouvelle partout répandue, et les explications fournies, s'installa bienheureusement dans son attente. Au début, elle ne fit que cela : attendre. On la voyait toujours assise à sa fenêtre, tête penchée et mains jointes, méditative. Parfois, elle jetait de longs regards sur la rue, comme pour scruter l'avenir, pour y voir des signes précurseurs de la venue de l'enfant. Quand la température était clémente, elle s'exposait quelques instants à l'air pur, sur son balcon, les mains libres de tous travaux, tout simplement croisées sur son ventre. Les passants l'interrogeaient alors : « Que fais-tu là Marie ? » Invariablement, elle répondait sur le même ton doux : « Mais, vous ne savez pas ? J'attends un bébé ! » Chaque fois, son sourire s'élargissait, son visage s'épanouissait et on se surprenait à la trouver belle, cette pauvre fille que la nature avait un peu négligée. On continuait son chemin en hochant la tête et Marie, chaque fois, se sentait attristée qu'on puisse envier son heureux sort.

Après deux mois de cette inactivité indispensable, croyait-elle, à son état, elle se sentit assez reposée. Il était temps de passer à l'étape suivante : préparer la chambre du bébé et lui monter une layette. Rose ou bleu ? Au bout de deux longues journées de délibérations, tenues le plus souvent à haute voix pour ne rien oublier de ses arguments, elle opta pour le bleu. Oui, elle aurait un garçon qui lui ressemblerait beaucoup, qui pourrait aussi avoir emprunté quelques traits à son grand-père, son air sérieux, grave, recueilli quand il vaquait à ses occupations de bedeau. Mais le bébé n'aurait rien de sa grand-mère, absolument

rien. Tout le monde au village s'accordait à dire que c'était une sainte, mais Marie n'en croyait rien ; jamais elle n'avait senti que sa mère l'aimait et elle ne voulait à aucun prix doter son bébé de la froideur, de la dureté de cette femme. Marie l'aimera son bébé, jamais elle ne le traitera d'idiot, de simple d'esprit, jamais elle ne se moquera de lui, ni ne le rudoiera.

Son choix fait, Marie se lança à corps perdu dans l'acquisition et la préparation du trousseau. Elle parcourut alors le village en tous sens, signifiant à chaque boutiquier, à chaque marchande : je voudrais tel article pour mon bébé. En bleu, ce sera un garçon, terminait-elle fièrement, en relevant la tête. Et les dignes commerçants, qui ne se privaient guère de critiquer quand la porte se refermait derrière elle, accédèrent à toutes ses demandes. On lui prêta catalogues et feuillets réclames afin d'éclairer son choix et on lui trouva tout ce qu'elle voulait pour son bébé. Chaque jour, elle ramenait à son logis quelque babiole nouvelle.

Désormais, on la vit beaucoup moins souvent à sa fenêtre ou sur son balcon. Elle cousait, tricotait, du mieux qu'elle pouvait, les pièces de la layette du futur bébé, sans demander conseil à qui que ce soit. Elle s'en rappelait bien, sa mère répétait : « Moi, je fais mes affaires toute seule, sans demander à personne son avis. » Il semblait à Marie qu'en certaines circonstances extraordinaires, comme celle qu'elle était en train de vivre, le précepte avait du bon, même venant de sa mère.

Après trois autres mois de cette activité fébrile, pendant lesquels elle s'était consacrée corps et esprit au trousseau, elle commença à se sentir légèrement inquiète. Toutes les femmes qui, comme elle, attendaient un bébé, grossissaient. Pas elle. Pas le moindre renflement du ventre ; pourtant, elle le savait très bien, cela devait se produire inévitablement. Comment se faisait-il qu'elle seule ne grossissait pas ?

Elle songea à voir un médecin pour se rassurer. Ne le faisait-on pas quand on attendait un bébé ? Pas toujours, lui semblait-il, mais peut-être cela vaudrait-il mieux dans son cas. Elle hésitait. Son père en avait consulté un au début de sa maladie. Une semaine plus tard, il mourait. Et sa mère ne disait-elle pas souvent en la montrant : « Voyez

ce qu'ils en ont fait. Jamais plus de médecin !» Elle avait tenu parole. Jusqu'à sa mort. Marie ne comprenait pas très bien ce qu'ils avaient fait d'elle, mais son instinct l'avertit qu'il valait mieux faire confiance à la nature plutôt qu'à la science. Elle s'abstint donc.

Pour mettre toutes les chances de son côté, elle décida cependant qu'il lui fallait manger davantage. Elle consommait tellement qu'un jour, l'épicier ne put se retenir de lui dire : « Ma foi, tu vas engraisser, ma petite ! » Elle répondit en rougissant : « Il le faut bien ! » Il avait baissé les yeux, ne sachant plus quoi dire. Dans le village, on commençait à croire qu'il y avait peut-être bien anguille sous roche, car, dans son lourd manteau d'hiver, la pauvre fille avait de plus en plus l'allure d'une femme enceinte. Comme personne n'osait plus aborder le sujet avec elle, Marie n'en sut rien et elle continua à manger au-delà de son appétit, à se reposer méthodiquement, à rêver du bébé qui ne devrait plus tarder maintenant. Il s'appellerait... il s'appellerait... Ah ! elle décidera quand il sera là, quand elle le verra.

Personne ne s'enquérait plus du père mais la question n'avait cessé de tourmenter Marie. Elle avait beau se dire qu'elle y penserait sérieusement une fois le bébé arrivé, elle ne pouvait s'empêcher de s'en inquiéter parfois. Ce ne sera pas facile à trouver ! Le nouveau bedeau – car elle aurait bien aimé un bedeau comme son père – avait déjà quelques enfants, il ne voudrait sûrement pas se charger d'un nouveau-né, d'un tout petit bébé. Elle avait aussi pensé au curé, mais outre le fait qu'il n'était plus très jeune ni très beau, elle n'était pas convaincue qu'un curé pût devenir un bon père. De plus, il avait l'air si sévère dans ses habits sacerdotaux ou caché derrière les grilles de son confessionnal, il punissait si durement, il l'avait même déjà qualifiée de « petite sotte » que, non, il ne ferait pas un bon père pour son petit ange.

Elle avait aussi imaginé un père parti à la guerre, mais, y avait-il une guerre en ce moment ? Elle ne le croyait pas. De toute façon, il faudrait le faire revenir un jour, son petit ne pouvait se passer d'un père éternellement.

Il ne restait finalement qu'une solution, celle dont elle rêvait tout bas, enfouie sous ses couvertures quand elle était bien sûre que personne ne la voyait, ne l'entendait.

Rodolphe. Son unique prétendant, à l'époque de ses vingt ans. Rodolphe que sa mère avait repoussé avec tellement de fermeté qu'il n'était jamais revenu. Jamais elle ne l'avait revu en chair et en os. Seulement dans ses rêves.

Que s'était-il donc passé, il y a dix ans ? Oh ! elle s'en souvenait de façon très précise, revoyait très nettement la figure de Rodolphe, sa silhouette quand il passait devant le balcon et la saluait timidement de sa main levée. Puis, un soir, tragique soir, il avait voulu monter sur le perron pour s'asseoir auprès d'elle. Sa mère avait alors brusquement surgi derrière elle et l'avait renvoyée à sa chambre. De là, elle ne put entendre que les cris maternels et la voix faible et bien timide de son Rodolphe. Pour la première et la dernière fois, la voix de son Rodolphe. Il n'était jamais repassé devant la maison et elle n'avait jamais posé de questions.

Quand son père était tombé malade, elle avait bien failli le questionner, il avait toujours été si gentil avec elle, mais elle avait changé d'idée. Il valait mieux le laisser mourir en paix, il semblait déjà tellement inquiet du sort de sa fille. « Ma pauvre Marie, disait-il quelquefois, que vas-tu devenir quand je serai parti ? » Pourquoi partirait-il, se demandait-elle alors, ils étaient si heureux ensemble, tous les deux. Elle lui avait répondu une fois, pour le rassurer : « Eh bien ! je partirai avec toi ! » Il n'avait pas ri ; au contraire, son visage s'était étrangement assombri et il avait finalement ajouté, après un long silence : « Mais non, ma petite Marie. Tu es jeune encore. Tu te marieras, tu auras peut-être des enfants. Tu seras heureuse. »

Et voilà. Maintenant elle est heureuse. Elle aura un bébé. Et un garçon, c'est sûrement ce que son père aurait préféré, il sera très content d'elle. A trente ans, il est temps. Peut-être que Rodolphe reviendra... Non, valait mieux ne pas penser à lui maintenant, ne pas vouloir trop de choses à la fois. Ne penser qu'au bébé pour le moment, ça l'occupait déjà assez !

Vers la fin avril, elle se sentit prête. De nouveau, elle se posta devant sa fenêtre, de plus en plus longtemps chaque jour, scrutant la rue, s'impatientant parfois de ce qu'il n'arrivait pas assez vite.

Un bon matin, vers la mi-mai, elle le trouva devant sa porte. Il l'avait appelée de ses cris perçants et elle s'était précipitée en robe de chambre sur son balcon, contre tout usage. Il était là, bien emmitouflé dans ses langes, le visage encore tout fripé, réclamant sa mère à grands cris.

Elle le prit dans ses bras, lui donna son doigt à sucer pendant qu'elle préparait vite un premier biberon qu'il but jusqu'à la dernière goutte. Quand il fut rassasié, elle l'habilla des vêtements préparés pour lui et, l'emportant serré contre son cœur, l'exhiba fièrement à travers le village : « Voyez comme il me ressemble ! Il s'appellera Nicolas, comme mon père. » On s'approchait, on contemplait, certains même touchèrent du doigt ce bébé tant attendu. Était-ce un miracle ?

Deux semaines plus tard, Rodolphe, qui avait eu vent de la grande nouvelle, se présenta chez Marie et lui déclara qu'il aimerait être le père de son bébé, si elle voulait bien de lui.

Jamais il ne posa de question sur la provenance de l'enfant. Ils vécurent heureux tous les trois, s'attristant seulement parfois de ce que le Ciel ne leur envoyât pas d'autres bébés.

Chloé LaDuchesse

La gardienne du phare

Du phare on voit la mer, l'infini métallique de ses eaux salées, le mouvement perpétuel de ses humeurs. Je suis assise sur le monde. Mon regard porte aussi loin que les nuages le permettent ; parfois je me perds dans la brume, l'air s'épaissit et la lumière qui jaillit de ma tour s'accroche aux lambeaux de ciel qui stagnent à hauteur d'homme. La saillie rocheuse qui accueille ma maison est constamment léchée par les vagues. Je reste à l'intérieur la plupart du temps ; je fixe l'horizon dans l'attente d'un navire, bateau, voilier, signe de vie, confirmation que je ne suis pas seule sur cette lande aride, que le détroit que je garde vaut encore la peine qu'on le traverse. Gardienne du phare et des secrets du territoire.

Je n'ai croisé âme qui vive depuis mon arrivée ici. Ni goéland, ni hérisson, ni souris, ni poisson, ni crustacé. Ni humain. Sur le chemin vers ce qui serait ma dernière retraite, il y a bien eu cet homme, mais il était déjà mort. Son corps, à la fois paisible et tendu, pointait en direction de la mer, la tête vers l'est, les pieds un peu plus près des derniers bastions de la civilisation. La mousse commençait à recouvrir son pantalon et à essaimer dans sa barbe. Je me rappelle lui avoir parlé un long moment, pour le plaisir, je lui avais cueilli des fleurs sauvages, de petites fleurs roses, de grandes fleurs jaunes qui enfoncent leurs racines dans l'eau, des marguerites, des clochettes mauves. J'ai fait un bouquet et je suis revenue le déposer dans sa barbe, là où les fleurs avaient leur place. Puis j'ai poursuivi ma route.

J'ai trouvé le phare après une marche qui me promettait pourtant un autre destin. L'après-midi tirait à sa fin. Je me suis d'abord tenue à distance, de crainte que la tour regorge

des mêmes humains que j'avais déjà croisés, que j'avais haïs. J'ai attendu longtemps, j'ai vu défiler plusieurs lunes. Depuis ma cachette, j'observais l'éclat qui émanait de la construction, hypnotisée par les révolutions qu'effectuait la puissante lumière. Le phare appelait dans la nuit les invités d'un ultime rassemblement. J'ai été la seule à me présenter.

Il a fallu aménager un espace pour dormir. J'ai ramassé plusieurs branches de sapin que j'ai empilées comme si c'était du foin. En me retournant sur ma couche, je peux encore aujourd'hui humer leur odeur résineuse mêlée à celle, plus subtile, de la terre ferreuse. J'ai bien tenté de me confectionner une courtepointe avec les larges feuilles que produisaient les arbres de la forêt profonde, protégés de l'écume salée par l'avancée de conifères, mais l'opération s'est avérée vaine. Les feuilles, friables sitôt détachées de leur matrice, se décomposaient en une nuit et je me réveillais tous les matins avec sur moi l'odeur de la putréfaction.

Dès lors, j'ai préféré dormir sans tombeau.

Combien de jours, combien d'années se sont écoulées ainsi ? Je ne saurais dire. Il me semble que chaque jour j'écris la même lettre, chaque jour je vois défiler les mêmes vagues, petites et puissantes, hautes et puissantes, furieuses et puissantes. Le vent siffle lorsque je suis là-haut, lorsque je scrute le large et fouille du regard l'immense plaine marine qui n'accouche d'aucun peuple. Je me souviens des lamantins, ces énormes nourrissons qui autrefois peuplaient les eaux du littoral et apparaissaient, en groupe ou en solitaire, sur les plages rocheuses de la côte. Je me souviens de leurs pleurs, incantations cruelles destinées à faire perdre la tête aux enfants et aux vieillards, de leurs terribles voix qui s'engouffraient dans les chaumières pour hanter les songes des marins au repos, source de maintes légendes et d'une peur sourde qu'on acceptait comme une fatalité.

Je me souviens des lamantins, sirènes grotesques que nos peuples massacraient dans le secret des criques sauvages.

J'aurais aimé qu'il en reste quelques-uns pour me tenir compagnie, dussé-je dormir le jour et goûter leurs chants la nuit durant.

Il m'est difficile, vu d'ici, d'affirmer que je suis seule au monde. Après tout, le monde est vaste. Peut-être une autre

femme attend-elle aussi dans un phare ou une maison de pierre, de l'autre côté de la mer. Il me faudrait reprendre la route pour le savoir, traverser à nouveau la forêt, m'y enfoncer profondément, marcher jusqu'à ce qu'un fleuve puis un autre vienne freiner ma progression. Il me faudrait construire un navire pour traverser les étendues d'eau et atteindre les régions les plus reculées du territoire. Mais je ne souhaite pas quitter ma tour, car je guette l'horizon et crains qu'un signal surgisse en mon absence. Je pourrais descendre l'escalier en colimaçon que l'humidité érode un peu plus chaque jour, franchir la porte et marcher en silence jusqu'à être couverte par l'ombre des arbres. Ensuite je chercherais du bois mort que j'assemblerais à la main, patiemment, amoureusement. Ce n'est pas que le temps me manque, non ; plutôt, j'ai peur de passer à côté de quelque chose.

Je compte les jours et les oublie aussitôt.

* * *

La tempête qui a sévi la nuit dernière a arraché un pan du toit. La pluie tombe sans discontinuer et je ne vois rien, rien de plus qu'une aquarelle aux tons de gris et de brume. L'humidité s'infiltre jusque dans mes os, jusqu'à la moelle, et je suis l'égale de la nature qui m'entoure, détrempée, glaciale, secrète. Puisque je ne verrai rien aujourd'hui, je répare les dégâts. Je ramasse des branchages de conifères que j'empile patiemment ; je les couds ensemble avec de longues herbes que j'ai trouvées dans les marais salés qui s'étendent au sud. J'entaille l'écorce des grands arbres qu'on dirait millénaires pour recueillir la sève odorante dont j'enduis ma création. Lorsqu'elle sera sèche, je la hisserai sur le toit. J'aimerais pouvoir me laver, me débarrasser de cette gomme végétale mais le froid de l'eau me rebute. Je me frotte avec de la terre et les cailloux qu'elle contient laissent de longues entailles rouges sur mes bras. La terre entre en moi et me console un peu de cette solitude qui me pèse parfois, quand le ciel est bas.

On pourrait croire que je suis sans espoir. Ce n'est vrai que certains jours.

* * *

J'ai dans mes souvenirs une enfance heureuse passée à courir dans les champs avec les fillettes du village. Nous étions une meute de louves, une volée d'outardes, une nuée de libellules, un troupeau d'éléphantes faisant ployer sous ses pas les herbes sèches de la savane. Nous étions immenses et invulnérables, nos rires blonds en bouclier, nos visages exprimant une même soif de liberté, une même exigence. Nous ne cédions pas.

J'avais une amie, une amie aussi secrète que les amours interdits, un alter ego qui venait du village voisin à bicyclette pour partager avec moi les pommes qu'elle chapardait en chemin. Avec nos yeux, nous passions des après-midi entiers à nous caresser, à nous aimer, à nous raconter tous les endroits où nous irions vivre ensemble pour le reste de nos jours, de nos nuits. Nous n'avions pas besoin de mots pour connaître la force du lien qui nous unissait, et encore aujourd'hui je me demande quel était le son de sa voix, si elle était cristalline comme l'eau d'un ruisseau, ou rauque d'avoir trop pleuré au berceau, ou encore légère comme la brise qui se lève au mois d'août, annonçant l'orage.

Nous avions coutume de nous soustraire aux regards, de nous enfoncer dans le boisé qui délimitait la plaine jusqu'au gros rocher dont la surface accidentée nous permettait une ascension aisée. Juchées là-haut, les jambes couvertes d'égratignures pendant dans le vide, le bruissement du vent dans le blé doré pour unique trame sonore, nous comptions nos trésors, d'abord ses yeux noirs, ensuite mes tresses ébouriffées, puis nos vingt doigts potelés, nos ongles comme de petites lunes, nos dents habiles à broyer les fruits et les noix. J'admirais son nez droit et altier, elle comptait mes taches de rousseur puis, avec un émoi soudain, enfouissait son visage dans le feuillage pour ne pas avoir à me révéler le nombre de celles-ci. Ces simples bonheurs nous suffisaient et chaque jour passé loin d'elle me plongeait dans une douce langueur. Alors je rejoignais les louves dont j'étais la cheffe, alors le soleil qui avait continué de briller très fort dans le ciel d'été s'éteignait, aussitôt voilé par un nuage de passage,

comme un sourd rappel de l'absence qu'aucune aventure n'aurait su combler.

Lorsque la guerre éclata, son village fut l'un des premiers à être rasé.

D'elle, je n'ai plus eu de nouvelles.

* * *

J'ai marché longtemps avant de trouver ce phare. J'y suis maintenant bien installée. J'y ai ma couche, un promontoire qui me rappelle le rocher de mes jeunes années, un horizon encore plus grand que la grande plaine qui ceignait mon village. Le vent puissant repousse les odeurs des anciennes villes qui remontent encore le long du fleuve, quand l'atmosphère se charge du poids de la mort de notre espèce. Je me berce dans mes bras et scrute le ciel à la nuit tombée, je compte les points lumineux qui sont aussi nombreux que mes taches de rousseur, je nomme les astres et fais provision d'étoiles filantes en attendant d'avoir quelque souhait à formuler. J'en possède plus d'une centaine pour lesquelles je n'ai pas d'usage. Je n'ai qu'un seul vœu, et il résiste aux mots.

Aveuglée par la lumière du phare, j'essaie tout de même de repérer les signaux lumineux que pourraient émettre des bateaux cherchant un port. Il faut naviguer longtemps sur les eaux du fleuve pour accéder aux premiers quais, où plus personne ne vient percevoir les taxes et autres droits de mouillage qu'on avait l'habitude d'exiger des navires de passage. Mes yeux se fatiguent vite ; je redescends dans le ventre de mon château fort et m'allonge, enveloppée dans la noirceur. Je dénombre les étoiles derrière mes paupières. Le sommeil me surprend toujours avant que j'aie terminé ma tâche, et le lendemain je dois tout recommencer.

La terre a tremblé, il y a un jour ou peut-être plus. Une tablette bancale accrochée en hauteur dans le cône du phare s'est détachée. Je n'avais jamais prêté attention à cette planche de bois ; j'ai découvert avec étonnement qu'elle supportait une longue-vue de cuivre dont la couleur, sous l'effet de l'humidité, a pris d'étonnantes teintes de vert. Je scrute la mer avec un plaisir renouvelé, j'arrive à distinguer le littoral accidenté de l'autre côté du détroit, le sommet

du mont chauve qui a poussé au milieu de la forêt, la couche blanche du sel qui se cristallise aux abords des marais salés. C'est ainsi que j'en suis venue à remarquer la présence d'une forme humaine se déplaçant à modeste allure. Je ne saurais dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'un enfant ou d'un vagabond ; seulement qu'elle est en mouvement, ce qui m'émeut et me terrifie à la fois.

Au pied du mont, la créature a fait une pause puis s'est mise à escalader la paroi rocheuse, cherchant probablement à voir par-dessus la forêt. Je suppose qu'elle aussi est en quête d'un endroit tranquille, loin des hommes et de leur guerre, pour y attendre une mort qui s'obstine à ne pas venir. Je crains d'avoir à défendre ma maison, tout en sachant très bien que je n'en aurais pas la force. Je n'ai jamais su lutter, encore moins sans ma meute. La jeunesse, qui était ma meilleure alliée, m'a quittée depuis longtemps, me laissant dans un état de délabrement qu'aucune magie ne saurait renverser.

Devrai-je céder ma place et m'enfuir, ou apprendre à cohabiter, me soumettre ?

Chaque jour, la silhouette se rapproche un peu plus. Je ne la vois que sporadiquement, cachée comme elle est parmi les arbres. À la faveur d'un feuillage moins dense, je perçois son mouvement et devine son souffle, l'haleine putride s'échappant d'entre ses dents, l'odeur de son corps sale et en sueur. Je ne dors presque plus, l'angoisse s'est immiscée dans mon quotidien. Je me cantonne dans ma tour avec à portée de main une longue branche que j'ai aiguisée sur les pierres coupantes du rivage. J'esquisse des attaques dans mon sommeil agité et me réveille, confuse, repentante. J'ai quitté le monde des hommes car il était destiné à s'éteindre et voilà que j'en ressuscite les plus bas instincts. De cette branche, je n'ai pas besoin. J'accueillerai la créature les paumes tournées vers le ciel.

Rosalie Beaucage

New Jungle

Des mois à dresser des tentes et construire des abris. Des bâches montées sur des ossatures en bois, des installations de toile déglinguées dont le vent fait battre les pans lorsqu'il s'engouffre à l'intérieur. Ça ressemble à un mélange de décharge à ordure et de marécage où l'ébauche d'une ville s'esquisse dans la douleur de l'attente.

Au sortir de la zone industrielle de Calais, entre l'autoroute N216 et le chemin des Dunes, il y a quatorze hectares de jungle. New Jungle. Nous sommes le 15 octobre. L'air est froid. On se prépare à l'hiver.

À l'extrémité nord du site, un accueil de jour, établi en fonction des besoins de 1 500 personnes, offre électricité, douches et nourriture. New jungle compte quelques dizaines de toilettes et de rares points d'eau. Des restaurants et des épiceries de fortune s'organisent. Il y a aussi une école, une église et une mosquée faites de montants de bois, de contreplaqué et de bâches.

Mais la jungle a grandi et compte aujourd'hui plus de 3 000 humains déracinés. C'est un camp partagé entre différentes ethnies, comme en autant de quartiers. Un océan de visages de couleurs différentes venus du Soudan, de Syrie, d'Érythrée et d'Afghanistan.

* * *

Ce matin, Ayman Banda se cherche des souliers. La nuit a été particulièrement froide et ses orteils pointent au dehors de la toile grise et délavée par les pluies et le soleil. Il déambule, hagard, dans les lueurs de cette aube glaciale, les membres engourdis.

Ayman Banda a vingt-trois ans. Il y a vingt-trois mois, il habitait Djouba, la capitale du Soudan du Sud. Il y suivait des études anglaises à l'université nationale. Le 1er décembre 2013, Ayman n'est pas allé en classe. Il a bouclé son sac à dos et il est parti. Comme son cousin l'avait fait quelques mois plus tôt, il a décidé d'aller tenter sa chance en Europe. À Djouba, le climat était tendu, un conflit allait éclater d'un jour à l'autre. Il y avait des meurtres, chacun connaissait quelqu'un qui avait disparu, mais les médias restaient muets, muselés par les forces politiques.

Quelques jours après le départ d'Ayman, la guerre civile s'est déclarée et a fait des milliers de morts, dont des universitaires. En route vers l'Europe, Ayman a traversé des frontières, repoussant les limites du monde et celles de sa condition humaine, se faisant souvent arrêter, braquer un canon sur la tempe.

Deux ans de route et des milliers de kilomètres plus loin, il est stoppé là, prisonnier de New Jungle.

Sur l'autoroute N216 circulent des camions de marchandises en partance pour l'Angleterre. Plus loin, se trouve la zone d'Eurotunnel où les trains passent sous la Manche. C'est là qu'Ayman se rend, la nuit. Il court aux abords des lignes ferroviaires et tente sa chance. Sur le madrier qui soutient sa tente, trente-six entailles ont marqué le bois. C'est le compte des nuits passées à courir.

Fatigué, Ayman s'arrête sur une butte de terre. Sous ses yeux, New Jungle s'éveille et se mobilise peu à peu. Les premiers migrants sortent de leurs tentes pour aller faire la file du déjeuner. Ayman est essoufflé. Son corps lourd ne répond pas très bien.

Une camionnette blanche tachée de boue remonte lentement l'allée principale, transportant plusieurs passagers. Elle se stationne une vingtaine de mètres plus loin. Trois hommes et une femme en sortent. Un petit attroupement se forme autour du véhicule et, de loin, on voit de grands mouvements de bras dans les airs. Ayman se lève et s'avance.

Ce sont des hommes blancs, ils portent chacun un nez rouge. Ils s'exercent, se bousculent se crient par la tête. Ils se drapent de bâches, font mine de s'assommer à coup de morceaux de contreplaqué.

La trajectoire des habitants de la jungle bifurque vers la source du bruit et ils sont de plus en plus nombreux, les yeux cernés par le manque de sommeil, à s'agglutiner autour des clowns. Les premiers rires fusent de la bouche des quelques enfants assis dans la première rangée. Pendant que les saltimbanques jouent, la femme installe un système de son, une guitare électrique. L'atmosphère de ce matin glauque grésille de notes qui s'élèvent sous les grimaces, s'exaltent et prennent l'allure d'une danse.

Sans comprendre comment, dans le mouvement de la petite foule qui vient de se former, Ayman se retrouve au premier rang. Un rire contagieux se transmet parmi les migrants, les hommes et les femmes sourient et s'esclaffent. Un numéro de jambettes savamment exécuté provoque l'hilarité générale et se transforme en un solo de guitare exaltant qui fait danser chacun des spectateurs. Un homme au nez rouge prend Ayman par le bras, ils valsent et crient tous les deux au son de la musique. Le rire tord le ventre d'Ayman et avec lui monte un espoir immense qui le transporte.

* * *

De retour à sa tente, une fois les clowns et la camionnette partis, Ayman sors le petit canif qu'il garde dans sa poche. Il fait une entaille dans le bois. Trente-sept. Cette nuit, ce sera la bonne.



Cueillette, R. Martin

Olivier Gamelin

Au printemps tombent les feuilles

Malgré l'hiver, il avait conservé ses feuilles. Rebelle parmi les caducs au milieu de la forêt. Des feuilles rougeâtres, tremblotantes, quasi translucides comme du papier de soie, les pétioles solidement ancrés au nœud de leur tige. Ni les bourrasques du nord, les coups de tabac hivernaux, ni les oiseaux de février qui y posaient leurs griffes ne parvenaient à les détacher. Une frondaison persistante qui se moquait de la ronde des saisons. Qui faisait fi de sa nature éphémère, même recouverte d'une neige en flocons de plume. Ces feuilles entêtées, rondes et dentelées, au pourtour asymétrique, à la ténacité inébranlable, retenaient leur souffle depuis cinquante ans.

À la fenêtre d'une cambuse érigée à proximité, un homme regardait l'indocile feuillu. Malgré le cumul des calendriers, il dédaignait, opiniâtre, de payer tribut à la nature. Pourtant, tout le menait vers la tombe. Non seulement assistait-il, impuissant, au crépuscule de sa vie, mais qui plus est son dénuement reflétait la modestie de sa condition, de l'isolement social à sa santé fragile, en passant par l'indigence pécuniaire. Alfred ne comptait plus les années de son existence. Il était vieux depuis toujours. Vieux et seul depuis cinquante ans. Seul et triste depuis leur mort à toutes les deux.

Devant lui, une page blanche abandonnée sur une table bricolée à l'aide de quelques bouts de planche, muette comme le tableau d'hiver qui s'étirait de l'autre côté de la vitre. Tous les jours Alfred s'assoyait-là et tenait entre ses doigts un stylo à bille qui n'avait jamais tracé mot.

Le vieillard nourrissait le désir persistant, jamais assouvi, d'écrire à sa fille. Chaque matin il s'attablait devant la fenêtre, laissant errer sa prunelle d'abord sur le reflet de ses propres rides, puis sur les branches de cet arbre au feuillage immortel. Inévitablement, des larmes éclataient comme autant de petits obus sur l'écritoire improvisée. Tous les matins ce manège stérile se répétait. *Ad nauseam* depuis un demi-siècle.

C'était là l'esquisse d'une campagne baignée dans un sommeil hiémal. Un homme au grand âge planté dans une cabane tout aussi vieille et dont les murs, comme ses os, s'obstinaient à tenir debout. Dehors, un arbre privé de défeuillaison, même en hiver. Une peinture exempte de couleur, de forme, d'ombre, dépourvue de contour, quasi incolore comme la célèbre toile de Malevitch. Et ce désir vain de communication. Cette histoire sourde derrière l'œuvre, la page. Sans mot. Sans nom sinon celui d'Alfred. Celui de sa fille, Justine, décédée il y a cinquante ans. Les yeux de sa femme, morte en couches. Et cet arbre, un orme pleureur, peut-être, ses branches allongeant leur frondaison jusqu'à la terre où son large pied s'enracinait.

Alfred se racla rudement la gorge. Une toux rauque s'obstinait à lui faire la vie dure depuis le début de l'hiver. Un hiver qui n'en démordait pas, même si l'éphéméride dégrafait déjà sa grille du printemps. Aucun bourgeon ne semblait impatient de percer l'écorce de la saison froide. Au contraire. Les heures algides signaient jour après jour leur œuvre avec du mercure gelé sous zéro. Une nouvelle saison sonnait à la porte, mais personne ne semblait disposé à l'accueillir. Alfred courba l'échine pour que s'estompe cet accès de toux. Il tâta la poche de son pantalon, n'y trouva guère son mouchoir. Dans sa bouche, un glaviot roulait sa consistance entre une poignée de dents qui s'égrenaient ici et là. Il expectora derechef. Comme la première fleur du printemps, une ouate de sang explosa sur la feuille blanche. Un rouge hypnotique. Une éclaboussure dans le demi-jour. Dehors, une feuille de l'orme se libéra sans bruit et s'envola au-dessus de la neige légère.

Justine était née à pareille date, au quart d'une année où les mois se chevauchaient jusqu'à se confondre. En fait, elle n'avait jamais vu le jour. L'accouchement avait été difficile. Impossible. Paraphé par la camarde. En dépit des poussées abdominales, des cris torturés, des soins prodigués, la colombe s'était métamorphosée en corbeau, cramponnée jusqu'à la fin aux entrailles de sa mère. Et tout ce sang! Ces draps qu'Alfred avait blanchis pour que la fillette s'imagine entrer dans le monde par la porte d'un nuage. La mère avait rendu son dernier souffle après deux jours de peine, Justine toujours en son sein. Justine. Ce nom, elle le tenait d'un baptême posthume, officieux, présidé par sainte Justine dont la fête coïncidait avec le jour de sa naissance. Ou plutôt de sa mort. Alfred avait soigneusement nettoyé le corps de sa femme sans l'arroser d'une seule larme. Comme si la douleur était à ce point cyclopéenne qu'elle ne parvenait pas à s'écouler. Lorsqu'il avait jeté l'eau souillée de l'accouchement à l'extérieur de la maison, une tache de sang s'était répandue sur la neige. C'était là, à cet endroit précis, l'été venu, qu'il avait planté l'orme, non sans y avoir préalablement mis en terre sa petite famille. Du jour au lendemain, le temps s'était statufié. Alfred était mort, lui aussi, en quelque sorte. Seul l'orme prenait la relève de la vie.

Alfred chiffonna la feuille sanglante, tira machinalement d'une boîte une autre page et laissa son regard vagabonder de l'autre côté de la fenêtre. Dehors, l'orme semblait embrasser le même silence, à l'image d'une lettre postée à un ami lointain avec qui, l'espace d'un moment, on partage sa solitude. Le vieil homme connaissait la plus petite ridule de l'arbre. La moindre ligne d'écorce ne lui échappait pas, le repli d'ombre le plus subtil, du bourgeon nouveau jusqu'à la cime mature dont il se coiffait aujourd'hui. Peu à peu le tronc s'était ramifié jusqu'à former d'épaisses futaies qui retombaient au sol comme une crinière de lion. À l'époque, l'orme l'avait séduit, s'était imposé. Féru de mythologie, Alfred s'était rappelé que chez les Grecs de l'Antiquité, l'orme était associé à Hermès et à Oneiroi, dieu des songes et de la nuit, descendant d'Hypnos, dieu du sommeil, frère de

Thanatos, dieu de la mort. Une filiation dans laquelle il se reconnaissait. Chaque printemps, de nouvelles branches se greffaient aux anciennes, des fleurs rouges, sans pétale, apparaissaient sur les rameaux de l'année précédente, puis des feuilles vertes qui finissaient par rougir l'automne venu. Sans jamais tomber. Au début Alfred n'avait pas remarqué cet inexplicable phénomène. Cinquante ans plus tard, il en était venu à cette évidence : l'orme ne perdrait jamais ses feuilles.

Alfred appuya son crayon sur la feuille et traça quelques mots : « Ma petite Justine »… Les mots laissèrent aussitôt place à un filet de toux caverneuse. Le vieillard se leva, expulsa l'air bruyamment et fripa à nouveau la page, qu'il brûla dans un poêle rougi. Autant de gestes répétés comme un automatisme. Il aurait voulu souffler à l'oreille de Justine les mots justes afin d'atténuer la culpabilité qui, croyait-il, rongeait l'âme de la fillette. Après tout, n'était-elle pas responsable de la mort de sa mère ? Gonfler les voiles de ses phrases jusqu'au ciel pour qu'elle comprenne que l'existence est ainsi faite de va-et-vient entre la lumière et la mort et, qu'à l'exemple de l'orme, seul le souvenir persiste et creuse ses racines. Alfred aurait souhaité lui décrire des bouquets de rêves avortés, d'espoirs déçus, mais en trouvant les mots d'un père qui console son enfant au milieu de la nuit. En vain. « Ma petite Justine »… Voilà tout ce qu'il parvenait à écrire.

Alfred cracha un second caillot de sang. Riche et visqueux. D'un rouge d'encre, opaque et asphyxiant. Sa gorge se noua. Durant de longues minutes, il fut incapable de reprendre son aplomb. Si bien qu'il crut un instant que le cor de sa dernière heure sonnait enfin l'hallali. Les cinquante dernières années défilèrent une à une devant lui en images brèves et intenses. Des journées stroboscopiques. Dehors, au premier plan d'un paysage immaculé, une seconde feuille de détacha de l'orme, sans bruit.

Cette dernière crise avait été violente. Davantage qu'à l'habitude. Alfred s'inquiéta, sans plus. Un sillement

s'obstinait maintenant à chanter sa note au fond de sa gorge. La peau de son visage, devenue translucide, laissa deviner une circulation sanguine laborieuse. Alfred se leva à grand-peine, alimenta d'une bûche un feu devenu somnambule, s'emmitoufla dans des vêtements doublés et sortit pour reprendre haleine. Le vent du sud, encore timide mais doux et amical, lui fut salutaire. Accoutumé au reflet d'argent du soleil sur la neige, il aperçut les deux feuilles d'orme délivrées de leur éternité. Alfred demeura stupéfait, comme si un peintre avait taché d'un coup de pinceau malicieux le tableau de son existence. Deux mouchetures de son qu'un grain balaya aussitôt. Et le grain devenu tourbillon, d'autres feuilles s'arrachèrent une à une de leur branche. Du tourbillon à la rafale, les feuilles virevoltèrent ici et là, tissant les mailles d'un voile rouge autour de l'ermite. Remis de son étonnement, Alfred se rua à l'intérieur, s'installa à l'écritoire et commença à rédiger une longue lettre adressée à Justine. Une interminable missive. Les pages s'enfilaient à la course les unes derrière les autres. Par la fenêtre, un orme à demi dénudé semblait lorgner le vieil homme, ravi.

Le printemps arriva enfin. Avec lui la floraison, le réveil des animaux, le bourgeonnement de la nature. Ici et là, des fleurs pointaient leur bouton à la ramée des arbres. Depuis quelques jours déjà, la bicoque d'Alfred ne laissait plus échapper sa fumée grisâtre. Un silence respectueux planait au-dessus de la forêt. Sous le poids d'une neige gorgée d'eau, une partie du toit s'était effondrée depuis peu et personne n'avait jugé bon de la redresser. Sur le rameau dégarni d'un orme, une sitelle à poitrine rousse posa ses griffes pour se délasser. Au pied de son perchoir, un revêtement de feuilles rouges entourait une petite croix de bois qui, d'après son état de décrépitude, devait avoir été plantée là il y a belle lurette. On eût cru l'arbre mort tant le printemps n'avait sur lui aucune emprise. L'oiseau s'envola jusqu'à la cabane et replia ses ailes sur le rebord de la fenêtre. À l'intérieur, un vieil homme incliné sur une planche de travail, la tête au creux de ses bras repliés. Le corps rigide comme un hiver qui ne veut plus finir. Autour de lui, un tapis de pages noircies de pattes de mouche,

maculées de sang, rougies comme les feuilles d'un vieil orme qui refusait de mourir.

Maude Huard

Les étoiles se cachent au cœur des pommes

Le sapin trône au milieu du salon comme un mort dans un salon funéraire. Maman et Phil dorment encore. Je marche sur la pointe des pieds pour ne pas faire craquer les lattes de l'escalier. Adélaïde, affamée, me dépasse par la droite et dévale les marches en miaulant. Je soupire, descends derrière elle, remplis son bol.

22 décembre, 7 h du matin. Dehors, c'est encore la nuit.

Hier, Papa, Phil et moi, on a soupé devant le téléjournal. Papa déteste le silence. Il programme nos soirées comme il le fait avec les machines à son travail. Phil et moi on arrive de l'école, on dit « bonjour », il nous demande comment a été notre journée, on répond « correcte ». On s'installe dans ma chambre pour faire nos devoirs, Phil m'aide pour mes sciences, moi je le guide dans ses projets d'arts plastiques. Il arrive à comprendre le mouvement des planètes. Moi, à peindre le système solaire.

— C'est prêt, venez souper !

La table est mise, le souper est servi : du pâté chinois, comme chaque jeudi. Papa ouvre la télé, s'assoit au bout de la table. Phil et moi, on se fait face. On mange en dix minutes, papa mastique lentement.

— Bon le premier ministre qui augmente encore les taxes !

— Je te dis que notre dollar est pas fort.

— Il devrait ben l'échanger ce joueur-là, il sait pas patiner.

D'habitude, on quitte la table au moment de la météo, mais hier, c'était différent. Un bulletin spécial pour le solstice d'hiver.

— Demain, pour vos déplacements, vous aurez des conditions idéales. Vous pourrez magasiner sans inquiétude ! Quelques flocons pour la région du Bas-Saint-Laurent. Généralement nuageux avec éclaircies. Attention, on annonce une baisse de température pour les prochains jours. Neige et forts vents, voilà ce qui se dessine pour le temps des fêtes. L'hiver commence demain avec la journée la plus courte de l'année ! Profitez de chaque seconde en famille !

7 h 05

Deux tranches de pains dans le toaster. Maman m'avait promis des crêpes. Elle me l'a dit, hier, quand je suis allée lui raconter le bulletin météo.

— On va se faire une belle table avec plein de fruits, tu vas voir.

J'examine le frigo de haut en bas : pain, confiture de fraises, crème sure, œufs, lait. Dans la porte : moutarde, ketchup, cornichons, mélasse. J'ouvre le tiroir des fruits. Deux pommes et onze raisins. Je prends une pomme, sors une planche et un couteau, coupe de fines tranches dans le sens de la largeur, comme grand-papa me l'a montré. Au cœur des tranches, une étoile formée par les pépins. Elle apparaît quand on coupe la pomme sur le sens de la largeur. Le reste du temps, l'étoile reste dans le noir.

Au bout de sept tranches, j'ai une constellation.

7 h 09

Maman ne se lèvera pas aujourd'hui. Quand 7 h passe, c'est fini. Son cerveau s'éteint, son corps s'enlise dans le couvre-lit marécage et les oreillers de mélasse.

Je m'assois au bout de la table. Papa est parti. Je l'ai entendu se préparer, ce matin. Toujours la même routine : il se lève à 5 h 30, prépare deux cafés décaféinés, verse des Muslix dans son plat blanc, le seul plat sans couleurs de

l'armoire, les mouille avec quatre cuillerées de lait, verse son café dans sa tasse blanche et va s'asseoir au bout de la table. Il mange en écoutant les nouvelles. Ce matin, la madame de la météo parlait encore du solstice d'hiver. Elle a nommé les différentes dates possibles du solstice. L'année passée, c'était le 21 décembre. Je me demande pourquoi le solstice n'est pas toujours à la même date. Madame Margot le sait sûrement. Après la météo, papa a lavé sa vaisselle, j'ai entendu le tintement du verre quand il l'a replacé dans l'armoire. Il a pris une douche – cinq minutes pas plus –, est remonté dans sa chambre. La porte de sa garde-robe a grincé. Il a enfilé sa chemise bleue, celle du vendredi. Il s'est versé la deuxième tasse de café dans un thermos, a pris ses clés puis est parti travailler.

Je grignote mes morceaux de ciel du bout des lèvres. Dehors, le soleil paresse. Perdu à l'autre bout de l'équateur. On l'a vu avec madame Margot. Le solstice arrive quand le soleil s'en va plus loin ou se rapproche. Il part en voyage, à méridional ou septentrional, ça dépend de la saison. On a appris que méridional c'était le sud et septentrional, le nord.

Aujourd'hui, maman entre dans le nord. Elle grelottera jusqu'en mars. Ses pantoufles et sa robe de chambre n'y changeront rien. Seuls ses draps pourront la réchauffer.

La période morte. Le temps gèle, se fige. Tout va lentement, le cœur ralentit. La glace pend en stalactites dans la tête de maman. On voit le monde se refléter dans l'eau gelée. Parfois, quand je la regarde dormir, j'aperçois des oiseaux flotter dans le vent, et même des aurores boréales. On a vu ça aussi, avec madame Margot. Les aurores boréales apparaissent quand des particules d'orage magnétique dansent avec l'atmosphère, ou quelque chose comme ça. J'en ai vu une, l'année passée. Le ciel s'était déployé en six teintes de vert : vert pistache, vert lime, vert pomme, vert gazon, vert bouteille, vert sapin. Le ciel et la forêt sur la même toile.

Maman, le monde, elle le trouve laid. Dans ses yeux les oiseaux ont les ailes cassées, les aurores sont grises. Elle préfère dormir, hiberner jusqu'au printemps, comme les ours.

7 h 15

Il neige. Noël sera blanc cette année.

Quelques cadeaux patientent sous le sapin. Du papier jaune, mauve, orange et bleu : tout sauf rouge et vert. La fête de Phil dans quatre jours. Papa pense que les couleurs suffiront à lui prouver qu'il est plus important que Noël.

Pas de cadeaux le 25 décembre, pas de réveillon le 24. Des ballons et des confettis le 26. Maman fera un effort pour se lever entre 4 h et 8 h. Après, elle se recouchera.

7 h 16

J'entends quelque chose se briser et vois Adélaïde détaler dans l'escalier. Je me lève, scrute le salon. Des éclats brillants attirent mon regard au pied du sapin. Je m'approche et aperçois une boule en morceaux. Je l'ai peinturé il y a trois ans. Tout le monde a eu son mot à dire.

— Je veux un labrador !

— Et toi maman ?

— Des oiseaux peut-être ?

— Papa ?

— Un nuage.

J'ai peint la boule argentée d'or, de mauve et de rose.

— Anaïs, pourquoi tu peins les nuages en rose ?

— Parce que c'est des nuages barbe à papa !

J'ai vu papa sourire derrière sa moustache.

J'entends les pas d'Adélaïde qui redescend les marches. Elle vient se frotter contre mes jambes, comme pour se faire pardonner. Je la prends, colle son museau contre ma joue. Je récupère mon dernier morceau de pomme et vais m'asseoir dans la chaise berçante, face au sapin. Il fait à peine un mètre de haut. On s'y est pris trop tard cette

année, papa et moi. Il n'y avait plus que quatre sapins, petits et desséchés. On a choisi le moins pire. Son tronc est tordu, rabougri. Ses branches pendent mollement, menacent de rompre sous le poids des décorations. Un vieillard.

7 h 21

Je mange le morceau de pomme et regarde les flocons tomber derrière la fenêtre. Je compte jusqu'à cent. Quand j'aurai terminé, je recommencerai. Jusqu'à ce que Phil se réveille. Jusqu'à ce que papa revienne. Jusqu'à ce que le solstice se noie dans le ciel.

Jusqu'à ce que les étoiles réapparaissent.

Steph Rivard

Pour ma Cormier ma Rose, de ton presque Ronsard

Ma mignonne m'a demandé de lui écrire un texte et je vais le faire, pour elle, parce que je l'aime et la connais depuis les bancs du secondaire, je vais me faire violence, pour ses yeux, contre moi-même, anti-performatif la plupart du temps, surtout quand je compte mes mots. Je vais le faire contre la persistance, contre ce que je m'efforce de cultiver depuis que j'ai failli crever et contre la chanson *Avec le temps* de Léo Ferré. Je vais le faire, au futur antérieur, je le ferai, à jamais et toujours et juste pour elle.

Je vais donc lui chier un texte, en allant contre le processus inhérent au verbe chier, dans le sens d'une digestion avortée dans l'œuf avant d'avoir une carabine chargée dans le ventre. Je veux le faire en maximum dix minutes, m'inscrire dans l'éphémère d'une claque sur la gueule, ne pas jongler mais jouer le jeu, voir si je peux refuser de me relire ou laisser la censure se tisser un nid dans le nid d'araignées que j'ai trop souvent au plafond, et laisser le monstre arriver et devenir grand et fort et en santé en dix minutes. Aussi, je ne veux parler de rien en particulier, juste du deadline. Ça fait déjà trois minutes que *je pense donc je chie* ; j'ai trop passé de temps le stylo en l'air à essayer de me demander ce que je pourrais raconter d'intéressant.

Des mots non travaillés. Pas trop en tout cas. Parce que le temps, plus souvent qu'à son tour, c'est de l'argent ; c'est mon père qui me l'a dit et je sais qu'il a toujours eu raison, même encore aujourd'hui.

J'écris oldschool, sur une tablette de papier qui boit trop l'encre. Je fuis l'instantané artificiel du backspace trop facile à simuler sur un clavier. Je ne persiste pas. Je ne veux

pas lutter contre le temps qui passe et je retranscrirai après. Traitez-moi de menteur si vous le voulez.

Je n'ai jamais été trop pressé de vivre, mais là, c'est comme si j'étais un gros jambon suspendu au bout d'une corde au-dessus d'une meute de chiens-horloges enragés.

Je me désapprends.

J'évacue vite.

Je saigne toutes mes anciennes constipations littéraires.

Je n'ai pas le droit ni le temps de le rater.

Persister : s'engager contre quelque chose ; pas besoin d'avoir un diplôme en arts et lettres pour savoir ça. C'est un verbe qui ne me va pas souvent parce qu'habituellement, je « m'engage avec ». Pour Catherine Cormier ma Rose, je m'engage, donc. Contre ma logique du monde. En écrivant. Mais quand mes mots seront imprimés, j'aurai réussi un vrai tour de force en revenant à ma source par la bande, à cause des paroles qui s'envolent et des écrits qui restent, malgré le temps qui passe. Je rirai dans ma barbe.

Chère Catherine, ma Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil[1].

Ma Mignonne, ma Cormier, ma Rose,
J'espère que tu trouveras quelque chose
Dans mes Fleurs chiées, mon magma
Flamboyant, spontané
Comme l'enfant que je connais
Jouissant en toi.

Catherine, ma Cormier-Larose, il ne me reste qu'une minute pour te parler de ma vie. Là, je suis chez ma mère. Hier, je lui ai offert le dernier livre de Janette Bertrand et elle était contente.
Ma mère, elle est drôle.

1. Qui l'aime me suive et cherche sa référence.

Elle me dit d'arrêter le vin rouge parce que c'est acide, et que c'est dangereux pour l'estomac, et que ça se digère mal, et que c'est mieux de boire du fort parce que ça casse la grippe (remarque qu'elle « casse sa grippe » à l'Amaretto). Elle me parle de son cadre qui est croche, de ses ongles difficiles à couper parce qu'on dirait des griffes, et du fait que manger des bines ne lui va pas.

À Saint-Alexis-des-Monts je décroche, je ris beaucoup, je repense à mes années connes, et je me sens bien dans les arbres. Ici, je me réveille toujours plus tôt qu'à Montréal, et je me bourre la face de Doritos.

Ton poète pas de la Pléiade, Steph.

Lettre à un écrivain vivant

Julie Bosman à Philippe Haeck

Quand je serai mort qui continuera à porter le meilleur de ma vie.

Philippe Haeck

Tu es vivant et je pense à ta mort.

À ta disparition, à ton absence dans ma vie. À la disparition et à l'absence de ton corps, de ta voix, de ta présence auprès de laquelle je m'assois tranquille de temps en temps depuis près de vingt-cinq ans.

Il restera les livres, ceux que tu as écrits, ceux que tu m'as fait lire, et tous ceux que tu nommes dans ton œuvre et tous ceux dont tu me parles lors de nos rencontres, et que je n'ai pas encore lus.

Ton rythme de lecture est compulsif. Pas que tu dévores les livres. Ceux qui te touchent de près, qui te rapprochent de la vie ne sont pas consommés dans l'urgence et jetés après usage. Ils sont lus lentement, souvent au milieu de la nuit, ils trouvent une place dans ta bibliothèque composée de livres-voix, de livres-souffle, de livres-vitamines, de livres-lèvres. Les dix mille portes de ta maison.

Leurs auteurs se penchent désormais par-dessus ton épaule quand tu écris, pour t'offrir leur amitié et leur lumière. Ils te donnent envie d'être plus présent à la vie, aux autres et à toi-même. Leur parole libre éclaire ta parole verte.

Si tu lis beaucoup, c'est que tu as besoin d'être touché, traversé par des hommes et des femmes qui t'aident à mieux te comprendre-sentir, à mieux comprendre-sentir le monde. Les quelque quatre cents livres qui entrent dans ta bibliothèque-jardin-forêt chaque année t'aèrent, te réchauffent, t'accordent, t'étreignent, te tremblent, te réparent, te secouent. Ils sont semences. Tu es un homme sauvage aux amitiés nombreuses. Tu es un sédentaire aux mille chemins. Et pour le devenir, tu es né une première

fois en 1946 et une seconde fois avec la lecture du *Château* de Franz Kafka et l'écriture des poèmes de *Nattes,* publiés aux Herbes rouges en 1974.

Depuis, tu ne cesses de naître en lisant, en écrivant. À chaque instant, tu es un homme nouveau-né.

J'ai fait ta connaissance alors que tu étais professeur. Et c'est là que tout a changé pour moi. Je suis née une première fois en 1970, et une autre en entrant dans ta classe, dans ton école des ponts jaunes.

J'ai fait simultanément la rencontre de ton écriture. Pour toi, il n'aurait pas fait sens de nous inviter à entreprendre une démarche vers le cœur de notre voie/x sans que tu témoignes de la tienne.

J'ai trouvé dans tes notes, tes poèmes, tes essais un homme-naïf-sauvage-idiot qui marche lentement, qui avance nu, léger, les mains ouvertes au milieu de sa vie, qui ne cesse de répéter il y a, il y a, il y a, un homme-tasse-usée qui tremble, qui a un parti pris pour la clarté et l'amour.

J'y ai rencontré quelqu'un à qui il est arrivé quelque chose : l'envie d'être présent et attentif. Ton écriture est un arbre qui laisse aller et venir le vent, le soleil, les oiseaux, la pluie, la neige, les enfants, les chiens, les feuilles, ton écriture est une chaise pliante qui invite tes amis et des inconnus à déplier leur rêverie, à reconnaître leurs oui et leurs non.

Comme tes livres, ta classe était (parce que tu as pris ta retraite) un atelier ouvert et accueillant où la vie n'était pas coupée de la lecture, de l'écriture. L'une ne bougeant jamais sans l'autre. Tu nous mettais en contact avec une diversité de voix et de paroles libres et engagées avec le souhait que certaines nous aèrent, nous réchauffent, nous accordent, nous étreignent, nous tremblent, nous réparent, nous secouent. Qu'elles nous accueillent, qu'elles nous accompagnent et que, d'une manière ou d'une autre, elles nous aident à naître. Tu as été pour moi et pour des centaines d'autres un professeur-passeur, du bouche à oreille, du cœur à cœur.

Vingt-cinq ans plus tard, je me souviens encore du choc et du ravissement éprouvé lorsque j'ai ouvert *Objets* de Danielle Fournier, qui faisait partie de tes suggestions dans un de tes cours.

À la première page, cette question : « Y a-t-il/une autre terreur que celle de la nuit/sans toi mon amour ? » Cette « petite » question et ensuite un espace blanc, violemment assourdissant. J'ai senti en moi quelque chose bouger, s'ouvrir, se déchirer[1]. J'ai eu l'impression de naître à moi-même en même temps que d'être « en dépossession de moi-même[2] ».

Alors que j'avais passé mon adolescence à lire des romans d'amour, « des livres de jour, de passe-temps, de voyage. Mais pas des livres qui s'incrustent dans la pensée et qui disent le deuil noir de toute une vie […][3] », je venais de faire la rencontre d'une auteure qui ne refusait ni la fragilité, ni la fêlure, ni la faille, ni l'abandon. Comme toi, quand tu lis, quand tu écris.

Cette « petite » question a tout changé pour moi. Grâce à toi professeur-passeur, cette rencontre a été le début d'une série coups de foudre avec des femmes : D. Kimm, Danielle Roger, Louise Dupré, Geneviève Letarte, Hélène Cixous, Clarice Lispector, Emily Dickinson, Dorothy Livesay, Etty Hillesum, Marguerite Duras pour ne nommer qu'elles, dont l'intensité et la clarté de la voix ont trouvé résonnance en moi. Et, comme toi, elles m'ont invitée à prendre la parole à mon tour.

Depuis, à chaque instant, je suis une femme nouvelle-née.

Cette lettre, je ne semble pas l'écrire à toi, précisément. Je ne t'apprends rien que tu ne sais déjà. Je semble l'écrire pour que d'autres comprennent ton rôle dans ma vie et dans celle de plusieurs. Mais c'est bien à toi que j'écris cette lettre, pour te dire je t'aime et merci.

Ma vie, grâce à toi, grâce à ta parole et à ton amitié vertes, est plus vaste.

---

1. « Toute lecture suppose qu'on accepte de courir le risque d'une déchirure de son univers. » Jean Sulivan, *Petite littérature individuelle*, Paris, Gallimard, 1971, p.129.
2. Marie-Ange Depierre, *Une petite liberté* suivi de *Dire oui à Clarice Lispector*, Montréal, Triptyque, 1989, p.92.
3. Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p.34.

Notices biobibliographiques

Marie-Charlotte Aubin partage ses passions et métiers entre la littérature (spécialisation en littérature enfantine), l'écriture et la production cinématographique. En plus de posséder des connaissances très pointues mais complètement inutiles sur les dinosaures, elle s'est mérité le prix Alphonse-Piché de la poésie en 2010. Directrice de casting et possédant toujours seulement 24 h dans une journée, elle vit entre Montréal et New York.

Rosalie Beaucage vient de terminer deux années d'étude en lettres, au Cégep de Sherbrooke. Écrire lui permet de canaliser son imagination et de donner vie aux multiples voix qui parlent en elle. En plus d'être un acte de libération pour soi, l'écriture fait rêver, voyager, ressentir et ouvre des fenêtres sur la condition humaine de l'autre, nous invitant à la partager, le temps de la lecture.

Julie Bosman détient une maîtrise en création littéraire. Elle a publié des textes dans *Lapsus*, *Zéro de conduite*, *Possibles*, *Mœbius*, *Le Passeur* et a été lauréate 2015 (deuxième prix) du concours annuel de la revue *La Bonante*.

Simon Brousseau est né en 1985 et vit à Montréal. Son premier livre, *Synapses*, est paru au Cheval d'août éditeur en 2016. Il prépare un essai sur l'oeuvre de David Foster Wallace qui paraîtra chez Nota Bene, ainsi qu'un recueil de nouvelles aux fins heureuses.

Femme de terrain et de convictions, **Laetitia Beaumel** s'engage depuis plusieurs années dans des parcours parallèles qui ne demandent qu'à trouver leur point de convergence. De l'herboristerie à la musique en passant par la périnatalité et la création littéraire, cette touche-à-tout déploie sa force de vivre sur tous les sentiers qui croisent sa route. Elle entreprend d'ailleurs en septembre 2016 un doctorat en littérature, musique et agriculture.

Catherine Cormier-Larose est née en Mauricie. Historienne de l'art de formation, critique par passion, elle est directrice artistique et générale des Productions Arreuh qui s'intéressent, depuis 2007, à la prise d'assaut d'endroits publics par la poésie. Elles sont responsables entre autres de la série estivale La Poésie Prend les Parcs, de la Rue de la poésie, du Festival dans ta tête et du Gala de l'Académie de la vie littéraire. Elle a publié dans plusieurs revues ainsi que dans des collectifs chez Ta Mère et Rodrigol et un prochain recueil est à paraître aux éditions Fond'tonne. Elle a performé et animé sur différentes scènes partout au Québec et à l'étranger.

Sébastien Dulude est né en 1976 et partage sa vie entre Montréal et Trois-Rivières. Il est l'auteur des recueils de poésie *chambres* (Rodrigol, 2013) et *ouvert l'hiver* (La Peuplade, 2015). Il a également fait paraître de nombreux poèmes en revues, livres d'artistes et fanzines, de même qu'un essai, *Esthétique de la typographie* (Nota bene, 2013), à propos de l'œuvre du poète, éditeur et typographe québécois Roland Giguère.

Evelyne Gagnon est professeure de littérature à l'Université d'Athabasca en Alberta. Elle est titulaire d'un doctorat en études littéraires (UQAM) et sa

thèse portait sur la poésie de Jacques Brault, de Michel Beaulieu et d'Hélène Dorion. Elle a réalisé deux postdoctorats sur la littérature contemporaine (CRILCQ - Université de Montréal, CRSH - University of Alberta) et a contribué à plusieurs publications scientifiques. En 2001, elle a reçu le prix de poésie Clément-Marchand et ses poèmes ont paru notamment dans *Le Sabord*, *Mœbius* et *Les écrits*. Elles s'intéresse aux nouvelles manifestations de la mélancolie depuis le tournant du XXI[e] siècle.

Détenteur d'une maîtrise en études littéraires et doctorant en lettres à l'Université du Québec à Trois-Rivières, **Olivier Gamelin** a occupé pendant plusieurs années un poste de timonier en chef et d'éditeur sur le pont du journal de rue et des éditions La Galère. Il a publié un bouquet de nouvelles littéraires dans les revues *XYZ*, *Virages*, *Les écrits* et *Mœbius*, où il remporte le Prix de la bande à *Mœbius* en 2013. Depuis 2014, il a collaboré au magasine *Wixx Mag*, a travaillé comme journaliste au *Nouvelliste* où il butinait à tous les sujets, coordonne les prix littéraires Thérèse-Denoncourt et complète son horaire sur la scène internationale au Comité de Solidarité/Trois-Rivières.

Né en 1984, **Nicholas Giguère** est doctorant à l'Université de Sherbrooke. Ses recherches portent sur les périodiques gais au Québec. Il a fait paraître des textes dans *Boulette*, *Cavale*, *Le Crachoir de Flaubert*, *Les écrits* et *Le Pied*. Le recueil *Marques déposées* a été publié aux éditions Fond'tonne au printemps 2015. Il a été finaliste au Gala des prix Expozine 2015, catégorie Meilleur livre. L'ouvrage *Queues* est à paraître aux éditions Hamac.

Maude Huard est née à Rimouski et compte bien y rester. Après avoir parcouru l'Amérique latine et l'Europe, elle revient au bercail pour concilier, dans son mémoire, la recherche et la création dans un projet de roman par nouvelles ancré dans le quotidien. Elle a publié plusieurs nouvelles dans différentes revues (*L'Organe*, *Ekphrasis*, *La Bonante*, *Caractère*, *Lapsus*, *Le Soufflet*). Elle a également obtenu les bourses du FRQSC et du CRSH afin de poursuivre sa maîtrise en géocritique.

Soumya Ammar Khodja a enseigné la littérature au Département de français de l'Université d'Alger jusqu'en 1994. Depuis cette date, elle vit à Besançon et est récitante de poésie ainsi qu'animatrice d'ateliers d'écriture. Outre des articles, entretiens (théâtre, poésie, peinture) et ouvrages collectifs de critique littéraire, elle a notamment publié de la poésie et des recueils de nouvelles : *Rien ne me manque,* Éditions du Serpent à Plumes, *De si beaux ennemis* (2014), *Elle était ma première terre* (2016), Éditions Parole. Elle mène par ailleurs l'écriture d'un journal personnel.

Anthony Lacroix a publié de la prose, du théâtre et de la poésie dans plusieurs revues et recueils. Présentement, il dirige la maison d'édition Fond'tonne qu'il a fondée en 2013. Au primaire, il était champion d'échecs et le plus rapide à la course à pied.

Poète et nouvelliste, **Chloé LaDuchesse** gravite depuis plusieurs années dans le milieu littéraire. Sa volonté de mettre au jour les causes du mal-être ambiant puise ses sources dans son engagement féministe et la sainte horreur qu'elle éprouve face à tout ce qui est consensuel. On peut la lire dans certaines revues.

Jonathan Lafleur a pris part à plusieurs projets axés sur la forme orale de la poésie. Parmi ceux-ci, notons qu'il a participé à l'organisation des quatre *Nuitte de la poésie du Saguenay*. Il a fondé et dirigé Caravane poétique. Il est aussi l'un des membres fondateurs de Slamontréal. De plus, il est le créateur et le directeur du site web *Voix d'ici* créé en partenariat avec le laboratoire NT2. Il a aussi fait une maîtrise en études littéraires. Il considère cette expérience comme la plus traumatisante de sa vie. Il travaille d'ailleurs maintenant en administration.

Jérémy Laniel est libraire depuis 6 ans. Il fut tour à tour président du comité de sélection du Prix des libraires du Québec volet Romans, puis volet Poésie. Il co-anime l'émission Lectures et Châtiments sur les ondes de CIBL, en plus de collaborer à la Librairie Francophone sur les ondes de France Inter, ainsi qu'à Plus on est de fous, plus on lit, sur les ondes d'ICI Radio-Canada Première. En 2015, il fut le lauréat du Prix d'excellence de l'Association des libraires du Québec. De plus, il est éditeur au webzine *À l'essai* et critique littéraire au *Voir*.

Gabrielle Lebeau a toujours écrit ; en témoignent ses nombreux manuscrits entamés avant l'âge de dix ans. Au terme de longs voyages en Europe et en Amérique Latine, elle concrétise sa passion à l'université, en création littéraire. Au sein du collectif NYX, elle publie pour la première fois en 2015, dans le recueil de nouvelles *La prochaine bordée*. Récemment diplômée, elle se consacre à l'écriture de son premier roman.

Thérèse Marchand. Ex-enseignante au secondaire, longueuilloise retraitée de la fonction publique québécoise. Écrit depuis belle lurette principalement des nouvelles et voit ses efforts récompensés ces dernières années. Quelques textes parus dans les revues *XYZ*, *Mœbius*, *Virages* et un troisième prix au prix littéraire Pauline-Gill 2012. De quoi l'encourager à continuer.

Catherine Poulin est née et a grandi à Québec. Elle vit présentement à Montréal. Son premier recueil, *Nos attentats domiciles*, est paru en 2015 aux éditions de l'Hexagone. Elle est la lauréate du prix Piché de poésie 2014, pour sa suite poétique *Tailler les mammifères*. On peut lire plusieurs de ses poèmes dans la revue *Le Sabord* et sur la plateforme web Poème sale.

Steph Rivard est né en 1980 à Shawinigan-Sud. Son premier roman, *Les fausses couches*, lui a valu une nomination au Prix des libraires du Québec et le statut de finaliste au Grand Prix littéraire Archambault. Steph a également collaboré à deux magazines culturels, *Spirale* et *Zinc*, a coécrit un texte avec Marie-Sissi Labrèche pour le collectif *Hôtel Jolicoeur,* et a signé le texte *Broken Heart City* pour le recueil du vingtième anniversaire de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. Jusqu'à l'âge de 10 ans, il a été enfant de chœur, avant de se joindre aux troupes du corps de cadets 2931 Richelieu Louiseville. Steph Rivard travaille actuellement sur son deuxième roman. Sur les ondes de Terreur ! Terreur !, il s'appelle SS Latrique.

Stuart Ross est l'auteur de dix livres de poésie dont le plus récent est *A Sparrow Came Down Resplendent* (Wolsak and Wynn, 2016). Il est co-traducteur de *My Planet of Kites* de Marie-Ève Comtois (Mansfield Press, 2015). *You Exist. Details Follow.* (Anvil Press, 2012) a gagné le seul prix remis à un anglophone en 2013 par l'Académie de la vie littéraire au tournant du

XXIe siècle. *Snowball, Dragonfly, Jew* (ECW Press, 2011) a gagné le Mona Elaine Adilman Award for Fiction pour un texte sur un thème juif décerné par la Bibliothèque publique juive de Montréal. En 2010, *Buying Cigarettes from the Dog* (Freehand Books, 2009) a gagné le ReLit Prize for Short Fiction. Il vit à Cobourg, en Ontario, où il travaille actuellement sur douze livres en même temps.

Paul Ruban est né à Winnipeg. Il grandit à Ottawa et, après avoir roulé sa bosse en Afrique et en Amérique du Sud, décroche une maîtrise en sociologie à l'ÉHÉSS de Paris. Il a travaillé comme journaliste et réalisateur à Radio-Canada et TFO, en plus d'avoir collaboré avec des médias tels que *The Globe & Mail*, *Maclean's* et *Canadaland*. Ses courts-métrages fiction – tantôt numériques, tantôt Super 8 – ont été présentés dans des festivals au Canada, en Allemagne et à la Saw Gallery d'Ottawa. Il travaille aujourd'hui au sein des productions Machine Gum, à Toronto, à titre de scénariste et d'assistant à la réalisation.

Rodrigo Sandoval est né au Québec de parents chiliens, il a vécu au Chili jusqu'à son adolescence, après quoi il s'est installé à Montréal. Il écrit de la poésie en espagnol, en français et en anglais depuis 2005. En 2008 il a publié son livre *Memoria ausente* à Santiago du Chili. Il a participé à des lectures aux soirées la Palabrava, au Festival international de la littérature de Montréal et au Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Il a publié dans la *Revue du tanka francophone*, *Gusts*, *The Apostoles review* et *Le Sabord*.

Erika Soucy est née en 1987 à Portneuf-sur-mer, sur la Côte-Nord. Elle est l'auteure de *Cochonner le plancher quand la terre est rouge* et de *L'épiphanie dans le front*, deux recueils publiés chez Trois-Pistoles. En 2007, elle fonde L'Off-festival de poésie de Trois-Rivières dont elle est toujours la codirectrice artistique. Son premier roman, *Les murailles* (VLB éditeur), vient tout juste de paraître.

Les yeux fertiles

Nicole Brossard
Lumière fragments d'envers, poésie
Les Éditions de La Grenouillère, 2015, 108 p.

On ne résume pas en quelques lignes l'ensemble de l'œuvre d'une poète comme Nicole Brossard. On ne saurait non plus le restreindre à quelques poncifs sur la recherche formelle d'avant-garde ou l'engagement de l'auteure dans la lutte féministe. *Lumière fragments d'envers*, recueil publié en 2015 aux Éditions de La Grenouillère, sans être totalement étranger à ces préoccupations esthétiques et thématiques, nous plonge pour sa part dans un univers contemplatif qui renvoie à un questionnement à la fois humaniste et existentiel.

Humaniste, le livre l'est parce qu'il prend pour point de départ non seulement des œuvres d'art, mais des œuvres au sens large, c'est-à-dire en tant que créations humaines qui nous permettent de « tailler dans l'indicible » l'« infinie respiration » nécessaire pour voir l'envers de la lumière, cette zone d'ombre où s'enracinent notre histoire et nos aspirations. Dans le recueil, ces œuvres, qu'elles soient préhistoriques ou antiques, par exemple « une omoplate de mouton avec des caractères chinois », ou modernes, témoignent d'une quête du sens commencée dès l'aube de l'humanité et que la poète tente de poursuivre afin de mieux « comprendre comment ténèbres / et forme œuvrée de poitrine affament / en nous le vertige ».

C'est bien de vertige qu'il est question dans ce livre, un vertige né d'une simple évidence immémoriale : « les gens ont une vie c'est tout / il ne faut pas trop y penser ». L'art, en tant que mémoire, est une manière de surmonter ce vertige de la finitude, voire de le confronter et « de caser un peu d'éternité dans nos vies / entre nos mains et récits [et] de déplacer l'opacité ». Cette mémoire, réactivée par la parole et le langage, permet de transcender nos limites en nous réinventant, comme l'affirme la poète : « soyons

clairs : je marche / dans ma propre narration / un nœud nouveau de nuit dans l'être ».

Dans une section intitulée « Archives », où plusieurs textes sont dédiés à des auteurs cités en exergue, notamment Denise Desautels, Yves Bonnefoy, Jean-Marc Desgent et Paul Valéry, Nicole Brossard parle de cette mémoire, assimilée tout à la fois à l'art, à la littérature et à la poésie. Celle-ci constitue une « course contre l'obscurité ». Elle est également un acte de résistance, d'espérance et de dignité : « on lit puis on redresse son visage d'horizon ». Cette parole, c'est « quelqu'un de libre en [nous] qui [sait] / risquer / en langue d'espèce déliée ».

C'est également elle qui donne toute sa légitimité aux foules qui se lèvent avec le désir de tout recommencer, comme le suggère la section suivante, intitulée « Foule tout terrain ». Cette dernière fait entre autres référence aux manifestations du Printemps érable de 2012 et à d'autres événements à portée historique où la puissance de la parole collective vient insuffler un vent de changement à la société : « nous sombrons / la langue grisée d'algorithmes et d'infini / ferveur de meute lente ».

La fin du recueil, qui se déploie sur deux très courtes sections, vient faire écho à certains passages du début et s'ouvre sur le thème du corps, tout particulièrement celui de la femme. Les derniers poèmes soulèvent la question de l'identité des genres par rapport au caractère universel de la condition humaine dont parle l'œuvre : « ce soir on dirait que les ventres du vendredi vont / sortir de leur genre ancestral / offrir des performances d'étoiles et petits animaux / gorgés de cris et de mélancolie ». La poésie, en définitive, redéfinit les repères identitaires, car, grâce à elle, « le bord de l'être se déplace ».

En somme, *Lumière fragments d'envers* est une œuvre complexe, d'une grande profondeur philosophique, portée par de très beaux poèmes, un rythme fluide et des passages parfois lyriques dont les puissantes envolées résonnent encore longtemps après la lecture. Malgré certains passages où des jeux syntaxiques plus hermétiques font quelque peu décrocher, notamment l'expression « *beaucoup de les* » qui revient à quelques reprises et dont on saisit mal le sens, ce recueil laisse une impression profonde et il nourrit autant

la réflexion existentielle que le plaisir de se laisser porter par la beauté du style et des images.

Mathieu Simoneau

Christiane Singer : *Les chemins de la liberté*

En 1935, les Singer – le mari est hongrois, sa femme, tchèque – fuient la persécution nazie des juifs pour s'installer à Paris. Avant l'arrivée des Allemands, le couple s'évade de nouveau ; leur fille Christiane naît à Marseille, en 1943. Malgré le ciel serein de la mer Méditerranée, l'imaginaire de l'enfant, « hanté de forêts et de hautes tours, est nordique » (*Rastenberg*, [1996 : 15[1]]). Après de brillantes études à Aix-en-Provence et un doctorat en lettres modernes, elle devient chargée de cours en Suisse. La jeune auteure, qui a tout juste vingt et un ans, compte déjà deux romans à son actif : *Les cahiers d'une hypocrite* et *Vie et mort du beau Frou*, parus chez Albin Michel. Quand elle rencontre un architecte autrichien, le comte Georg von Thurn-Valsassina – il se marient en 1968 –, les rêves prémonitoires de sa jeunesse se réalisent : en 1973, elle s'installe à Rastenberg, domicile de ses beaux-parents, imposant château fort en pleine forêt, non loin de Vienne.

Même si elle parle couramment allemand et vit dans un contexte germanophone, elle continue à écrire dans sa langue maternelle. Singer adhère aux buts de Mai '68 visant une meilleure justice sociale. À la fin des années 1970, elle fonde avec l'éditeur munichois Herbert Röttgen, aussi déçu qu'elle des excès de l'extrême gauche, la maison Dianus-Trikont qui publie des essais sur le dialogue interculturel et interreligieux, un sujet majeur de l'œuvre de l'auteure française, fervente adepte des thèses de Carl Gustav Jung et de son célèbre élève Karlfried Dürckheim.

1. Les chiffres indiquent l'année de publication ainsi que la page de l'ouvrage cité.

« Le sens est comme le temps, il en vient à chaque instant du nouveau[2] »

Dans *Rastenberg*, Singer explique pourquoi elle s'est rendue aux ruines à Döllersheim, où ont habité les parents d'Hitler, bourgade qu'il fait détruire dans sa haine envers ses géniteurs : « C'est l'enfant que j'ai été qui monte ici la garde contre les démons », dit-elle (25). Après son arrivée au château, l'émerveillement devant la splendeur des lieux cède le pas à l'Histoire et aux deux douzaines de générations qui l'ont précédée. Comme dans tous ses livres, sauf le dernier, Singer passe sous silence la fonction qu'elle réserve à sa résidence, celle d'en faire un lieu de rencontres, d'échanges et de guérison pour les blessés de la vie, un refuge apaisant, lumineux (terme privilégié de l'écrivaine). Elle conçoit un centre destiné à des séminaires, colloques, séances d'études, ouvert à toutes les religions et idéologies, une retraite spirituelle pour qui n'a pas su traverser seul « la nuit des âmes », expression forgée dans *Histoire d'âme* (1988 : 63). Le centre, qui suit le modèle de Todtmoos, établi par Dürckheim, acquiert rapidement une renommée mondiale.

À proprement parler, *Rastenberg* n'est pas un roman. Un jour, Singer remarque dans une salle deux portraits d'inconnus, accrochés côte à côte, un homme et une femme. Elle leur redonne vie en inventant des projets d'existence : avec les mêmes cartes, elle joue deux parties qui s'opposent, l'une joyeuse, l'autre triste. Comme le jeu la séduit, elle imagine d'autres histoires dont la plus troublante est la dernière, intitulée « Printemps », où elle revient sur ce que Rastenberg représente pour elle. Même si les murs sont de granit, matériau censé être éternel et indestructible, ils disparaîtront un jour, comme ceux qui les ont bâtis. Pour la narratrice, la finalité n'a rien d'effrayant : « Ce que nous appelons la mort est l'aube de la nuit où nous sommes plongés » (163). Mais avant de mourir, on doit faire sa paix avec le passé, comme ce rabbin venu de New York, qui revient à Vienne, des décennies après l'*Anschluss* de l'Autriche au Troisième Reich. Le vieillard retourne sur le pont où, écolier, ses camarades lui avaient

2. *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?* (2002 : 44)

lancé des pierres. Il y rencontre l'enfant qu'il a été et le console : « Désormais, tout est accompli. Nous sommes libres, toi et moi. […] Car toute souffrance veut encore une fois être apaisée et *vue*. » (164-165. Dans un essai du recueil *N'oublie pas les chevaux écumants du passé* [2005], l'auteure nomme le désastre que provoque l'oblitération du passé : « Tuer la mémoire, c'est tuer l'homme. » [10])

Dans *Rastenberg*, Singer reprend un épisode de son premier grand succès en librairie : le roman *La mort viennoise* (1978) se déroule pendant la peste de 1679. L'adolescent Johannes von Lichtenburg apprend à connaître Vienne lors d'incursions clandestines dans les quartiers en déclin. Partout, il ne voit que criante injustice sociale. Un juif l'accoste ; il a perdu son fils. L'homme ne hait pas ceux qui ont tué son enfant, il accepte la vie et la mort : « Devant l'inextricable enchevêtrement de l'univers créé, ce n'est pas à la résignation que je t'invite mais à l'acceptation passionnée. Contre l'ordre de la cité qui met les hommes au pas […], tu peux crier non ! » (123) Nous tenons là le fil conducteur des neuf romans et sept essais de l'auteure qui illustre l'opposition entre la volonté divine, insondable, et celle humaine, erronée, arbitraire, basée sur le pouvoir et le désir de s'enrichir en exploitant le peuple, réduit à l'esclavage.

« Entrer au service de la vie est un devoir d'honneur »

Tirée du recueil d'essais *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies* (2000 : 38), cette citation aurait pu servir de titre au chapitre sur l'être adulte dans *Les âges de la vie* ([1983], 1990), réflexions que Singer publie à quarante ans où elle précise sa pensée, celle qui l'a poussée à fonder avec Röttgen la maison d'édition à Munich. D'une part, elle se déclare rigoureusement chrétienne tout en s'appuyant sur la sagesse du Talmud babylonien. D'autre part, elle intègre l'enseignement zen de Dürckheim (à qui elle rend hommage dans un recueil de conférences, *Du bon usage des crises* [1996] et au tao bouddhiste, le chemin que chacun parcourt depuis sa conception jusqu'à sa fin). Singer ne prétend pas créer une école, mais les résultats probants des séminaires, tenus à Rastenberg, l'incitent à affiner son approche basée sur son expérience personnelle

dans une intention holistique, composée d'études étendues d'autres religions, philosophies et cultures, asiatiques et américaines, de psychanalyse. À la suite de la contre-culture, née de Mai '68, du rejet de la vie matérialiste et des régimes totalitaristes (fascisme, communisme, consumérisme), l'auteure crée une spiritualité qui s'insère dans un courant particulier du *New Age*. Selon elle, chaque individu doit (re)trouver sa propre vérité, la connaissance de soi qui mène à l'amour du prochain et à la lumière. Quand elle note : « La vieillesse est une révolution mentale » (193), elle fait fi des attitudes face à la mort en Occident : la dissimulation de la déchéance abjecte derrière les murs de maisons de « retraite », dictée par le refus tant du réel que de la réalité, précède la hâte obscène avec laquelle disparaît le cadavre, et avec lui, le début du deuil des proches. Singer sait bien ce que Beauvoir (*La vieillesse*, 1970) et Améry (*Du vieillissement*, 1968) ont écrit sur le sujet, mais s'oppose à leur pessimisme : « Pour faire cesser l'enfer de la cruauté sociale et biologique, il n'est qu'une voie : rester en prise sur le monde, continuer fidèlement de poursuivre jusqu'à la fin tout ce qui a donné un sens à notre jeunesse et à notre maturité (action, dévouement, activité politique, création…) » (183) Ailleurs, elle est plus catégorique encore : « Refuser de mûrir, refuser de vieillir, c'est refuser de s'humaniser. » (*Où cours-tu ?* 152)

Ce sont les réflexions des *Âges de la vie* qui sont reprises dans le roman *Histoire d'âme* (1988) où Liliane B. perd son mari Adrien. Dans son dépit devant cette « désertion », elle doute qu'elle l'ait aimé. Une amie l'invite à lire Mircea Éliade et à se détacher des idées reçues. Liliane comprend ce que signifient amour et mort. Avant de clore son récit, elle se rappelle une femme, entraperçue à la fin de la Seconde Guerre, qui tenait sur ses genoux une boîte à chaussures contenant les restes calcinés de sa fille.

La même scène obsédante revient presque quinze ans plus tard dans le premier des sept épisodes composant *Les sept nuits de la reine* (2002) où la mère révèle à Livia, sa fille, que son vrai père a été impliqué dans le complot du 20 juillet 1944 contre Hitler. L'homme est exécuté quelques minutes après son entretien avec l'aimée. Dans ce roman, sans contredit parmi les plus émouvants de

l'écrivaine, s'opposent le réel et l'imaginaire, ancrés dans l'être humain dès l'enfance. À son fils Aurelio, atteint de leucémie, Livia dit : « [Q]uand on aime et quand on a été aimé, on est roi ! — Alors tu es reine ! s'écria-t-il. » (142) Seule, Livia désespère : « De toutes mes plaies coule le sang noir du non-sens et de l'absurde. Je me vide. » (167) Elle revient à la vie après un rêve dans lequel son fils lui demande de ne plus le retenir.

« L'important n'est pas que je porte le flambeau jusqu'au bout, mais que je ne ***le laisse pas s'éteindre.***[3] »

Les sept nuits de la reine est une histoire d'amour où le personnage central passe par tous les stades du deuil. Le roman a été préparé quatorze ans plus tôt, par un autre, non moins révélateur de l'approche du sujet, propre à Singer. Dans *Une passion. Entre ciel et chair* (1992), Héloïse écrit une longue lettre à Abélard. Vieille désormais, elle a l'obligation d'être sincère. Ramenant l'essentiel de sa vie à l'amant, elle abdique tout jugement, contrairement à l'attitude d'hommes constatant sa « faute » sans comprendre, comme son oncle : « Les femmes angoissent Fulbert comme elles angoissent tous ceux qui ont pris la vie en haine. » (77) En réinterprétant cette légende – comme elle le fera pour Albe et Sigismund, le dernier des grands romans de Singer, basé sur la trente-deuxième nouvelle de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, *Seul ce qui brûle* (2006), dominé lui aussi par le thème de la femme libre – Singer souligne non seulement la fusion des esprits et des corps, mais relève la cruelle froideur, la fuite d'Abélard puisqu'il ignore l'amour qu'Héloïse lui porte. Pour l'écrivaine, le féminin consiste à pardonner, à tendre l'oreille au-delà des mots, des opinions, des factions ; elle aspire au rêve commun. « L'Église a raté sa chance de rester femme : fervente, accueillante, féconde. Elle a raté la vocation d'Épouse du Christ. […] En rejetant les femmes et l'amour, vous avez rejeté hors de vos institutions et de vous-mêmes la qualité du féminin », affirme Héloïse. (128)

3. *Où cours-tu ?* (111)

Penser, écrire sous l'empire de la douleur

Dans l'avant-propos des essais *Du bon usage des crises* (1996), Singer se souvient : « Enfant, je ne me lassais pas de raconter des histoires dans la cour du lycée. […] *Voir briller les yeux* de mes compagnes était ma drogue. » (9) Jusqu'à sa mort, elle insiste sur le rôle de la littérature : « [C]'est prendre sa vie au sérieux – passionnément au sérieux –, s'interroger sur ce mystère que je suis. [La littérature est] cette impatience à courir à l'encontre du monde. » (*Où cours-tu ?*, 24-25) Cette passion est l'une des plus grandes qualités de l'auteure.

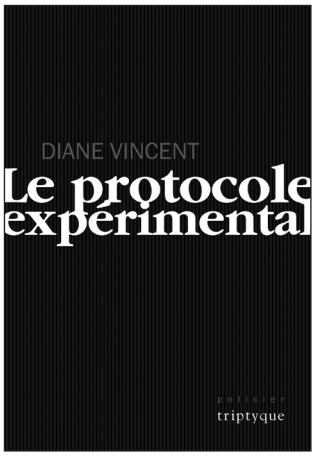
Le 1er septembre 2006, un jeune médecin lui annonce qu'elle a encore six mois à vivre. Elle entame alors les *Derniers fragments d'un long voyage* (2007), son texte le plus dense, le plus bouleversant offert au lecteur. Jamais elle ne se révolte contre la mort – toujours victorieuse –, mais elle quitte, sereine, le monde qui lui a tant donné. C'est le testament d'une femme d'exception qui place, fidèle à son enseignement, l'amour au-dessus de tout : « Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. […] L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création. » (41-42, allocution par téléphone à l'occasion du *Forum Terre du Ciel*, du 3 novembre 2006, à Lyon). Inébranlable dans sa foi, elle écrit quelques jours avant sa fin : « D'aussi longtemps que je me souvienne, je pensais que Dieu avait besoin de moi, de nous, de notre aide pour réparer ce monde si meurtri. » (112)

Christiane Singer s'est éteinte le 4 avril 2007. Elle a aidé des milliers d'hommes et de femmes à se relever par sa parole, sa présence. En passant le flambeau à ses fils, son œuvre continue.

Hans-Jürgen Greif

Ouvrages non traités :

Romans : *Les cahiers d'une hypocrite* (1965), *Vie et mort du beau Frou*, (1965), *Chronique tendre des jours amers* (1976), *La guerre des filles* (1981), tous chez Albin Michel.

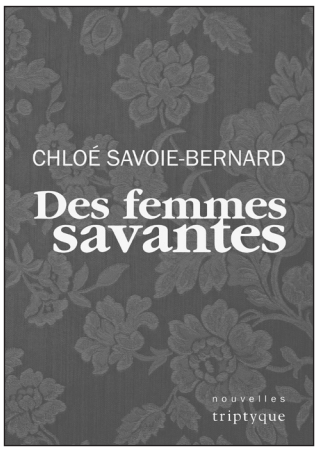


Diane Vincent

Le protocole expérimental

policier, 179 p., 22,95 $

Et si l'enquête rattrapait Vincent et Josette, au département de dermatologie de l'Hôtel-Dieu de Montréal, entre les lits de grands brûlés et les chaires de recherche mystérieusement subventionnées?

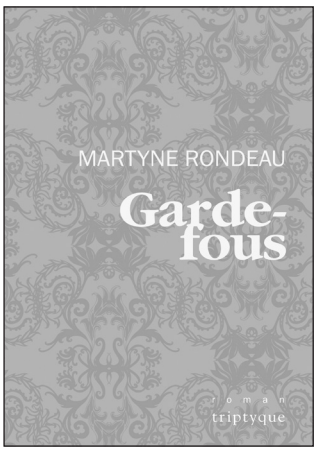


Chloé Savoie-Bernard

Des femmes savantes

nouvelles, 122 p., 17,95 $

Ces femmes ont bien appris la leçon. Les règles, elles les connaissent. Est-ce donc leur faute si, au dernier moment, ça coince? La ligne de khôl, les vœux du Nouvel An, un coiffeur qui vous prend pour Courtney Love, une fin de soirée sans condom…

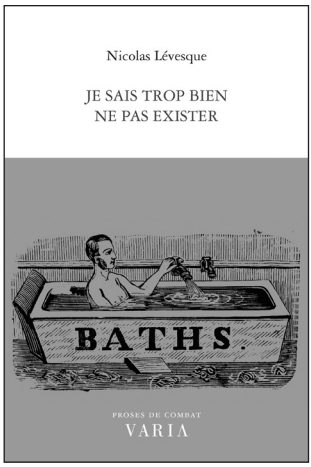


Martyne Rondeau

Garde-fous

roman, 154 p., 18,95 $

Comment un cardiologue réputé en vient-il à tuer ses enfants, des jumeaux, avant de rater son suicide? Sur la scène de l'inconscient du prisonnier, les visites se succèdent: du téléspectateur vengeur à la mère au missel, en passant par la maîtresse oubliée.

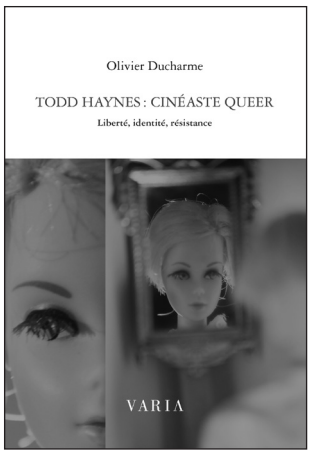


Nicolas Lévesque

Je sais trop bien ne pas exister

essai (Varia), 172 p., 19,95 $

Quel livre survient quand on croit en avoir fini avec l'écriture ? Un livre ludique et irrévérencieux, poétique et sérieux, où l'auteur se fabule en premier ministre, esquisse en écho aux œuvres de David Altmejd son manifeste « Fin du postmodernisme, retour du sacré », erre longuement parmi les gravures de J. H. Walker sur le site Web du Musée McCord, et, au détour d'une phrase sur la télésérie *Merlin*, continue de tracer les grandes lignes d'un Québec qui soit tout à la fois multiple, féministe, libéré et enthousiaste.



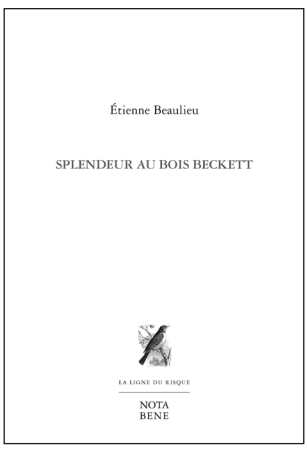
Olivier Ducharme

Todd Haynes : cinéaste queer

Liberté, identité, résistance

essai (Varia), 233 p., 25,95 $

Depuis près de trente ans, Todd Haynes (*I'm not there, Carol*) se démarque comme l'une des figures incontournables du cinéma international. Profondément ancrés dans son époque, ses films exposent une critique radicale de la société actuelle et élaborent une réflexion au sujet de la forme narrative cinématographique.
Comment le travail de Haynes a-t-il nourri la pensée queer, comment a-t-il été nourri par elle ? Olivier Ducharme propose ici une traversée rigoureuse et éclairée de cette œuvre foisonnante.

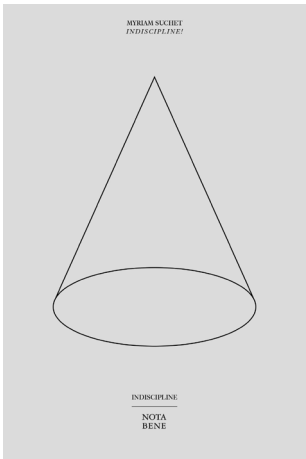


Étienne Beaulieu

Splendeur au bois Beckett

essai (Nota bene), 143 p., 20,95 $

À l'extrémité nord du boulevard Jacques-Cartier, à Sherbrooke, la voie royale ouverte à l'automobile par l'Occident s'arrête net devant un boisé qui défie la civilisation à sa façon, en laissant pousser des hêtres, des saules, des érables, des frênes, des mélèzes et quelques pruches en plein cœur d'une ville qui avait pourtant planifié la poursuite de son œuvre d'éradication des forêts…
Les rêveries d'un essayiste solitaire, écologiste, littéraire, parmi les arbres centenaires du bois Beckett.

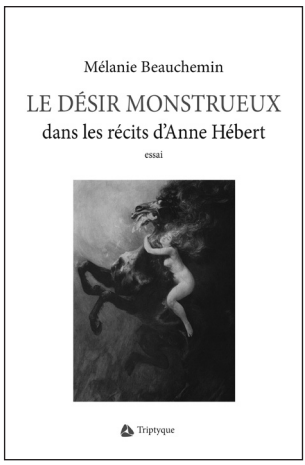


Myriam Suchet

Indiscipline!

essai (Nota bene), 109 p., 15,95 $

L'indiscipline s'attaque à la paroi qui veut séparer la recherche de l'Action, ainsi qu'à celle qui prétend étanchéifier la pensée et l'isoler de la création. Elle n'est pas une solution. Elle n'est pas même durable.
Davantage que de définir il s'agit de réunir, de faire lien. Ce livre cherche à formuler un mot de passe un schibboleth pour apprendre à nous reconnaître comme une communauté à venir, un « nous » qui s'ignore encore.

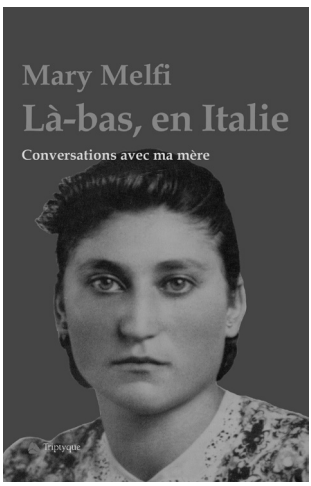


Mélanie Beauchemin

Le désir monstrueux
dans les récits d'Anne Hébert

essai, 196 p., 27 $

Des *Chambres de bois* (1958) à *Un habit de lumière* (1999), les héroïnes d'Anne Hébert s'adonnent à une rêverie qui leur permet de plonger dans une autre vie. Elles explorent une révolte dont l'articulation passe par de la fièvre et des hallucinations.
La lecture des récits d'Anne Hébert amène à poser la question suivante : en quoi les transports érotiques constituent-ils une forme d'émancipation susceptible de rencontrer, par-delà la fièvre et le délire, une possible réalisation de soi ?



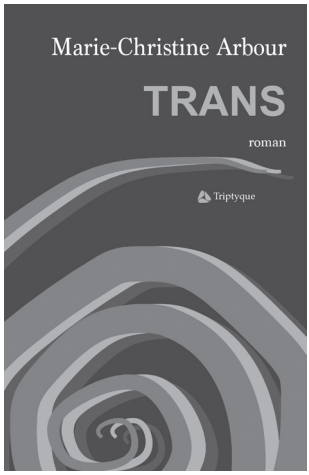
Mary Melfi

Là-bas, en Italie

Conversations avec ma mère

Traduction de Claude Béland
récit autobiographique, 337 p., 25 $

Entre Montréal-Nord et Casacalenda, petite ville médiévale du sud de l'Italie, entre l'aube du XX^{e} siècle et le début du XXI^{e}, Mary Melfi multiplie les allers-retours dans le temps et dans l'espace et, par toutes petites touches, tisse avec tendresse, humour et autodérision,le tableau d'une réconciliation entre deux générations.



Marie-Christine Arbour

TRANS

roman, 236 p., 25 $

On connaît bien le vers «Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage». Mais les voyages ne sont pas toujours merveilleux. Très jeune, Christine en fait l'épreuve dans des périples étranges, au péril parfois de sa vie. Quand vient le temps des amours, elle s'éprend d'êtres excentriques. Quand vient le temps de la pensée, elle accueille en elle les mots des poètes. Elle poursuit sa route tandis qu'elle puise une force nouvelle dans le dépaysement, y trouvant peu à peu une autonomie. Elle traverse les apparences, d'où le titre du roman, *Trans*, préposition latine qui signifie « à travers ».

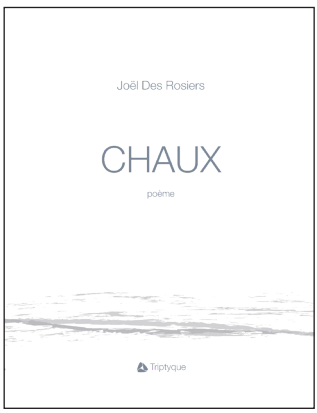


Robert Berrouët-Oriol

Éloge de la mangrove

poésie, 108 p., 17 $

Afin de clore le triptyque inauguré avec *Poème du décours*, le poète nous propose cet *Éloge de la mangrove*: une ultime géographie de l'intime par la traversée des deux îles qui l'habitent, Montréal et Haïti. S'y retrouve encore une fois ce troublant chœur des voix qui hante le propos du poète.



Joël Des Rosiers

Chaux

poésie, 91 p., 30 $

pour le descendant
qui ne vit pas le jour
les iles de l'amante furent
un delta de sang

j'ai gardé en moi le cœur de l'enfant
des bouts d'objets qui valent
par l'odeur de la chaux
embryons desséchés qui obsèdent

que sa voix fût voix
de n'avoir jamais été entendue
des cordages d'amour je l'enserre
aux scansions du poème exaucé

Depuis 1985, les meilleurs nouvelliers publient dans

LA REVUE XYZ DE LA NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 35 $	Canada 45 $
États-Unis 50 $	États-Unis 60 $
Autres pays 65 $	Autres pays 75 $

2 ans/8 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 65 $	Canada 85 $
États-Unis 95 $	États-Unis 115 $
Autres pays 125 $	Autres pays 145 $

3 ans/12 numéros (ttc)

Individu	Institution
Canada 90 $	Canada 120 $
États-Unis 135 $	États-Unis 165 $
Autres pays 180 $	Autres pays 210 $

Abonnement de soutien annuel : 70 $ ou _____ $

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour ☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros ☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

☐ Chèque ☐ MasterCard ☐ VISA

N° _____ exp. ____ / ____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle
11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE FIABLE ET POLYVALENT ?



NOUS SOMMES FAITS L'UN POUR L'AUTRE.

Marquis est votre partenaire de choix pour la réalisation de vos livres et publications reliées, de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset, notre équipe de plus de 300 experts trouvera la solution qui vous convient.

MARQUIS

L'Art de trouver votre solution

1 855-566-1937 marquislivre.com

ex
revue de poésie
it

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 $ ☐
Étranger *(Transport inclus)*.....69,02 $ ☐
En librairie..... 11,50 $
(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389
Internet : http://www.exit-poesie.com
Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner ( ) me réabonner ( )

À partir du numéro en cours ( ) ou du numéro_____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque ( ) Visa ( ) Mandat ( )

Nº: _____ *Expiration :* _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :
Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL	
Abonnement individuel (1 an)	63,24 $
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 $
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 $

ÉTATS-UNIS	
Abonnement individuel (1 an)	85,00 $
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 $

INTERNATIONAL	
Abonnement individuel (1 an)	95,00 $
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 $

revue-estuaire.com

estuaire C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)
4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 $	2 ans: 60 $
	• à l'étranger	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
Institution:	• au Canada	1 an: 60 $	2 ans: 110 $
	• à l'étranger	1 an: 100 $	2 ans: 190 $

La collection complète :
(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 $
	institution:	450 $
• à l'étranger	individu:	400 $
	institution:	500 $



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MŒBIUS
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1 Canada
Tél. et téléc.: (514) 597-1666
Courriel: triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

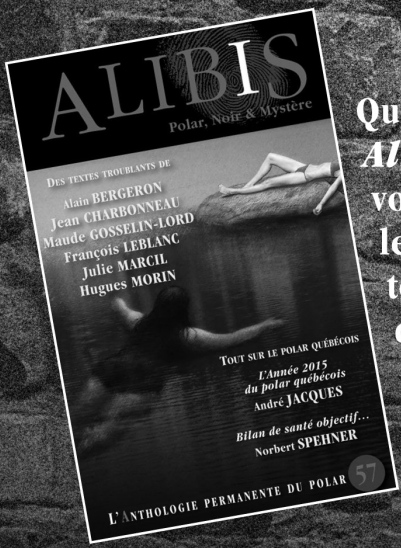
Nom : _____
Adresse : _____
Courriel: _____
Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an ❒

POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an *Alibis* vous offre les meilleurs textes du genre !

VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour **418-837-2098**

PAPIER ☐ 1 an : 34,79 $ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 65,23 $ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE (pdf ou epub) ☐ 1 an : 20,00 $ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 39,00 $ (taxes en sus)

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro : ☐

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

MO57

www.revue-alibis.com



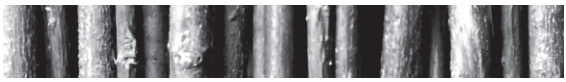
ARTS VISUELS



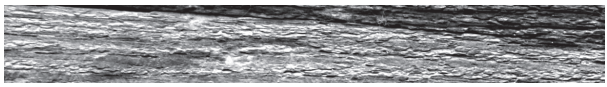
CINÉMA



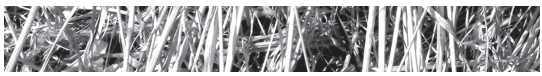
CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement des périodiques culturels québécois

www.sodep.qc.ca



Tous les numéro de la revue *MŒBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

PERSISTANCE

Marie-Charlotte Aubin
Rosalie Beaucage
Laetitia Beaumel
Simon Brousseau
Sébastien Dulude
Evelyne Gagnon
Olivier Gamelin
Nicholas Giguère
Maude Huard
Soumya Ammar Khodja
Anthony Lacroix
Chloé LaDuchesse
Jonathan Lafleur
Jérémy Laniel
Gabrielle Lebeau
Thérèse Marchand
Catherine Poulin
Steph Rivard
Stuart Ross
Paul Ruban
Rodrigo Sandoval
Erika Soucy

Lettre à un écrivain vivant
Julie Bosman écrit à Philippe Haeck

Un numéro piloté par
Catherine Cormier-Larose



12$